

L'Alphabète : épreuves d'édition et maquette

Auteur(s) : Williams Sassine

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

72 Fichier(s)

Citer cette page

Williams Sassine, L'Alphabète : épreuves d'édition et maquette

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4192>

Description & analyse

Analyse L'Alphabète : épreuves d'édition soumis à relecture + quelques impressions de maquette : texte et illustrations. 75 p .Manque p 34-69. Petite note au crayon sur des corrections à faire. 77 à 80 = Maquette édition. P76 + Liste des titres et pagination

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote 21.1

Collation 81

Présentation

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages 81

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 12/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

Le gentil crocodile n'écouta pas le reste ; il plongea dans les eaux et fila jusqu'au lit de la rivière, en un endroit où jamais aucun poisson ne s'aventurait. Ensuite, il écarta un gros rocher qui bouchait l'entrée du cabinet dentaire des crocodiles. Dès qu'il y pénétra, un vieux crocodile à moitié aveugle vint à sa rencontre ; quand il marchait, toutes sortes de pinces, de tenailles, de clous et de poulies qui lui pendaient des écailles, faisaient un bruit de grelots de sorcière.

— Qu'est-ce qui ne va pas fiston ? grogna le dentiste.

— Je voudrais pouvoir jouer avec les petits des hommes ; mais mes dents leur font trop peur. Arrachez-les moi toutes.

Et le vieux crocodile dentiste commença à décrocher ses nombreuses pinces, tenailles, clous et poulies ; ici il arrachait une incisive à l'aide des pinces, là il fallait les tenailles ; en un autre endroit il devait d'abord planter des clous dans la gencive avant d'utiliser les poulies auxquelles il s'accrochait de tout son poids. Le gentil crocodile avait la bouche pleine de sang, les larmes sortaient de tous les coins de ses yeux.

— Aujourd'hui les crocodiles sont bêtes et paresseux, dit le dentiste ; au lieu de venir me consulter, ils ouvrent leur grande gueule à tous les vents et à tous les petits oiseaux affamés. Je pense que c'est tout simplement parce qu'ils sont près de leurs sous ; je ne leur en veux pas d'ailleurs : la vie est chère partout. Ce qui coûte le soir un sou, le lendemain matin coûte deux sous. Il en va de même pour l'amour : il faut payer de plus en plus cher les preuves de son amour ; mon arrière-grand-père me racontait qu'en son temps, il suffisait de se coucher sur le dos pour qu'aussitôt tous les enfants s'approchent pour vous chatouiller ; aujourd'hui, tu es obligé d'arracher toutes tes dents pour leur inspirer confiance. L'autre jour, j'ai même entendu dire à la radio que les larmes d'un crocodile, c'est fait pour tromper.

Le gentil crocodile ne l'écoutait pas ; il pensait seulement : « Quand je n'aurai plus de dents, je pourrai m'amuser avec les petits des hommes. Je les prendrai sur mon dos pour traverser les parties les plus profondes de la rivière. Je leur apprendrai à nager, à rester longtemps sous l'eau ou immobile toute une journée. Et eux m'apprendront comment se moquer de tout, s'intéresser à tout, rire pour n'importe quoi. »

Le Bon Dieu finit par l'écouter, parce que demander à être utile était une prière très rare.

Il était une fois, un homme très pauvre dans une ville très riche. Il demanda au Bon Dieu de lui donner une paire de chaussures. Le Bon Dieu lui donna deux pieds gauches de chaussures. Il demanda alors au Bon Dieu de le rendre utile avec ses deux pieds gauches.

Le Bon Dieu le fit sortir de la ville et lui dit : « Essayez de retourner chez vous mon fils. »

Gauche ! Gauche ! Gauche ! Gauche ! L'homme commença à tourner autour de la ville. Le Bon Dieu lui dit : « Mon fils, si tu veux rentrer chez toi, dépêche-toi. »

Gauche ! Gauche ! Gauche ! Gauche ! Gauche ! L'homme commença à tourner de plus en plus vite autour de la ville. Chaque fois qu'il passait derrière les cases des pauvres, il chassait la chaleur et laissait à la place un grand coup de fraîcheur.

L'homme très pauvre tournait si vite autour de la ville très riche qu'il devint un ventilateur. Et tous les pauvres de la ville très riche se réunirent : « Voici l'homme qu'il nous faut comme roi : il nous est très utile », déclarèrent-ils. Les riches aussi se réunirent auprès du roi : « Il faut faire attention à cet homme qui est devenu un ventilateur autour de la ville ; tous les pauvres ne parlent plus que de lui. Nous savons tous que les pauvres sont toujours très nombreux et très dangereux, parce que même stérilisés, ils se reproduisent vite », déclarèrent-ils au roi.

Le roi arrêta l'homme devenu ventilateur autour de la ville et dit à son peuple : « Cet homme n'est pas un ventilateur, n'avez-vous pas remarqué qu'il ne tourne qu'à gauche ? Il tourne à gauche parce qu'en réalité, il cherche à vous tourner la tête à gauche. C'est un homme de gauche. Il est très dangereux. Moi, je vous donnerai un jour un ventilateur qui ne tournera ni à gauche, ni à droite. Il tournera de l'avant. »

WARWARANE LE MILLE-PATTES WOLOF

Quand vous le verrez passer ne sifflez pas d'admiration, n'allumez pas vos torches pour le saluer et surtout n'essayez pas de le décorer. Sinon il se fera tout rond comme la terre pour s'entourer de nuages et de rêves.

Un petit nuage qui n'aimait compter que les étoiles dit un jour à un rêve. Que je t'envie toi qui contiens toutes les étoiles. Peux-tu descendre pour me prendre. Le rêve descendit et remplit le petit nuage d'étoiles mobiles. C'était un vieux rêve de roi.

LE VENTILATEUR

Il était une fois un homme très pauvre dans une ville très riche ; il n'était pas bien sûr, le seul pauvre de la ville, mais il était le seul pauvre à prier tout le temps. Tous les autres passaient leur temps à demander du travail et de la justice. Quand leurs cris empêchaient le roi de dormir ou de grossir, celui-ci les faisait bastonner. Mais les pauvres ne meurent pas vite ; les maladies, le chaud, les coups, le froid ne trouvent rien à manger chez eux. C'est pourquoi, quand le roi les entendait crier : « Du travail et de la justice ! » au lieu de les bastonner, il prit l'habitude de leur dire : « Un jour, tout ira bien pour tout le monde. Priez pour que Dieu m'aide à vous trouver du travail et de la justice... »

Pendant ce temps, le pauvre qui aimait prier, priait. Il priait à tous les coins de rue. Il priait quand il mangeait, il priait quand il buvait. Il priait quand il pleurait, il priait quand il riait. Même quand il dormait, il se voyait à genoux et il continuait de prier dans ses rêves.

« Mon Dieu, aidez mon roi.
Mon Dieu, aidez-nous tous.
Mon Dieu, donnez-nous un autre roi.
Mon Dieu, abandonnez mon cousin.
Mon Dieu, châtiez les voleurs.
Mon Dieu, donnez-moi d'abord à boire.
Mon Dieu, donnez-moi des chaussures. »

Il s'embrouillait souvent dans ses prières, parce qu'il était très pauvre et parce que Dieu pouvait tout lui donner. Mais Dieu ne pouvait tout lui donner parce qu'il écoutait également tout le monde.

Le roi priait : « Mon Dieu, aidez-moi à briser tous mes ennemis. » Le cousin priait : « Mon Dieu, protégez-moi contre mes ennemis. » Les voleurs priaien : « Mon Dieu, affaiblissez tous nos ennemis. » Le Bon Dieu est très juste.

Il était une fois un homme très pauvre dans une ville très riche. Il aimait prier ; le Bon Dieu finit par l'écouter. Un jour, il ramassa le pied gauche d'une chaussure. Alors il dit au Bon Dieu : « Mon Dieu, cela ne suffit pas ; je vous ai demandé une paire de chaussures. »

Un autre jour, il ramassa le pied gauche d'une autre chaussure. Il dit au Bon Dieu : « Mon Dieu, j'ai demandé une paire de chaussures et non deux pieds gauches d'une chaussure ; même pour un pauvre, c'est trop. Maintenant, même dans mes prières je me vois tourner à gauche. Tournant en rond, comment pourrais-je vous rencontrer ? Si vous ne pouvez pas me rendre riche d'une paire de chaussures, rendez-moi utile. »

L'UNANIMITÉ

Il était une fois un homme qui aimait les petits oiseaux, les petits enfants, le vent et les arbres. Il était heureux parce que les petits enfants, les petits oiseaux et les arbres s'entendaient si bien ! Mais son bonheur était loin d'être parfait parce qu'il passait son temps à séparer le vent et les arbres qui se querellaient.

Un jour il finit par se dire : « Les arbres aiment les petits oiseaux, les petits oiseaux aiment les petits enfants, les petits enfants aiment le vent. Alors pourquoi les arbres et le vent ne s'entendent-ils pas ? Il y a là quelque chose que je ne comprends pas. Il me faut le pouvoir pour mettre de l'ordre dans tout ceci. »

En ce temps-là, les hommes prenaient le pouvoir, non quand ils croyaient tout comprendre, mais quand ils ne comprenaient pas quelque chose. Alors l'homme prit le pouvoir et il dit : « Maintenant j'obligerai les arbres et le vent à s'aimer. Les hommes m'applaudiront à l'unanimité quand ils verront les petits oiseaux, les petits enfants, les arbres et le vent jouer tous ensemble. Et mon bonheur sera parfait. »

C'était un homme qui aimait les petits oiseaux, les petits enfants, les arbres et le vent.

Il ne s'estimait pas heureux parce que les arbres et le vent se querellaient tout le temps,

Alors il prit le pouvoir pour tout parfaire. Les parents des petits enfants applaudirent à l'unanimité.

Ils applaudirent tellement que tous les petits oiseaux s'envolèrent effrayés.

Alors il prit tous les parents.

Les arbres applaudirent à l'unanimité.

Ils applaudirent tellement que leurs branches se brisèrent sur les crânes des petits enfants.

Alors il prit les arbres.

Et le vent applaudit,

Il applaudit tellement que ~~son~~ ^{le} pouvoir *de l'homme* s'envola.

LE TÉMÉRAIRE

Il était une fois un homme,
Un drôle de bonhomme
Qui naquit avec un pied dans la tombe :
Il ne croyait pas ses fétiches quand ils lui
disaient :
« Fais attention, sinon tu mourras noyé. »
Il naquit avec l'autre pied sur une peau de
banane :
Il croyait ses fétiches quand ils lui disaient :
« Avec le feu tu n'as rien à craindre. »

Dans sa vie, il n'alluma que des feux :
Il se déshabillait et se jetait dedans.
On venait le voir de partout ;
Même Hitler se dérangea pour lui.
Ce jour-là le grand homme déclara :
« Ce qu'un nègre peut faire avec ses talismans,
Un blanc peut le faire en dormant. »
Alors il prit une balle comme somnifère
Et s'aspergea d'essence.
Tout le monde sait qu'il n'eut pas de chance.

Il était une fois un homme,
Un drôle de bonhomme
Qui naquit avec un pied dans la tombe :
Il ne croyait pas ses fétiches quand ils lui
disaient :
« Fais attention, sinon tu mourras noyé. »
Il naquit avec l'autre pied sur une peau de
banane :
Il croyait ses fétiches quand ils lui disaient :
« Avec le feu tu n'as rien à craindre. »

On le fit venir en Occident
Pour que son cas soit étudié par les savants.
Ils lui creusèrent un puits très profond :
Dans le puits, on mit du pétrole ;
Dans le pétrole, on mit du feu ;
Dans le feu, on le plongea.
Il mourut noyé.

Regardez comme je suis encore beau, dit le peigne,
Pourtant on m'a jeté comme si je donnais la teigne.
Moi, je n'ai même pas servi, dit la bielle ; j'étais faite pour une Renault.
Mais par erreur j'ai été vendue à un propriétaire de Peugeot.
Moi, dit le vieux ciel, après m'avoir rempli de prières
Ils m'ont jeté parce que je suis devenu aussi sale que la terre.
Moi, soupira la vieille culotte, je ne vous raconterai pas ma vie ;
J'en ai tellement vu, touché et senti !
Les hommes sont bien ingrats
De nous avoir laissé tomber si bas.
Aujourd'hui que nous ne sommes plus bons à rien
A notre tour, abandonnons-les pour notre bien.
N'ai-je pas raison ? demanda le vieille culotte à ses amis.
Moi, je ne suis pas d'accord, répondit la flûte : ce sont là des paroles d'aigri.
Chacun de nous peut encore servir, continua la flûte.
Voici un misérable qui arrive, dit la poubelle.
Chut !
Le misérable ramassa la flûte et bien d'autres choses ;
Il en fut bien content et perdit son air morose.
Alors il souffla dans la flûte et la flûte émit un bruit de sifflet de policier.
L'homme fit un peu de tout ce qu'il voulait et personne n'osa montrer son nez.
Il se sentit plus heureux encore,
Lui qui n'attendait plus que la mort,
Car il devint roi pour quelques instants
D'une ville qui l'avait rejeté depuis longtemps.

- On ne peut pas nier que tu aimes nos enfants, reprit le roi. Mais m'aimes-tu, moi ? Que ferais-tu par exemple, si tu apprenais ma mort ?

Le gentil crocodile n'hésita qu'un instant, juste le temps de penser : « Si je pleure, il dira que je cherche à le tromper. » Alors il commença à rire ; il rit toute la journée et toute la nuit. Il rit quarante autres journées et quarante autres nuits. Il rit tellement que tous les hommes et toutes les bêtes finirent par l'imiter ; ils rirent à leur tour quarante jours et quarante nuits. Quand ils purent s'arrêter, ils dirent au roi : « Ce crocodile fera un bon roi pour nos enfants parce qu'il sait faire rire, nous n'avons jamais ri autant qu'aujourd'hui. »

- Ce crocodile ne fera pas un bon roi, répondit le roi. Il est aussi bête et aussi méchant que tous les autres crocodiles. Il ne m'aime pas, il n'a pas de dents pour punir, il n'a pas d'yeux pour voir les maux. Avec lui, tout le monde fera ce qui lui plaira.

Et le roi fit venir son bourreau pour décapiter le gentil crocodile.

LE SIFFLET

Il était une fois une culotte et une flûte
Toutes les deux étaient fatiguées : mais chut !
On ne parle à personne de sa chute.
On avait longtemps soufflé dans la flûte.
De même dans la culotte : mais chut !
Ce ne sont pas des choses à dire, même dans une hutte.
Elles se rencontrèrent un jour dans une poubelle.
C'est là, bien sûr, que se rencontrent toutes les vieilles belles.
Elles virent l'incisive cariée d'un homme cruel,
Une chaussure qui faisait chanter toutes les ruelles,
Une boîte de lait vide et une bielle,
Un peigne édenté et même un vieux ciel.
Pour se présenter, chacun raconta sa vie une nouvelle fois,
C'était comique et triste à la fois.
Moi, dit l'incisive, j'étais dans la bouche d'un grand,
Il m'a jetée, car je refusais de mordre un enfant.
Moi, je rendais de fiers services à mon pauvre maître, dit la chaussure,
Il m'a jetée à cause des chiens qui me couraient après. C'est sûr.
Moi, j'aurais pu servir encore, dit la boîte de lait ;
On m'a jetée à moitié pleine. Incroyable, mais vrai.

Lorsque les enfants le virent se laisser tuer sans se défendre, ils comprirent que le gentil crocodile mourait à cause d'eux ; alors ils ramassèrent de gros bâtons pour chasser les méchants crocodiles et les vilains charognards. Ils le prirent avec eux et lui construisirent une belle hutte au bord de la rivière pour le soigner. Le gentil crocodile avait mal partout, mais il souriait de bonheur en entendant les enfants crier autour de lui, en sentant leurs petits doigts caresser ses plaies, en goûtant les bons gâteaux mous qu'ils glissaient dans sa bouche blessée.

Il était une fois un gentil crocodile. Il n'avait plus d'yeux, il n'avait plus de dents ; il n'avait qu'une petite hutte au bord de la rivière. Mais il était le plus heureux des crocodiles parce que tous les enfants l'aimaient. Dès le premier chant du coq, ils couraient le retrouver pour jouer ; toute la journée, le gentil crocodile les portait sur son dos pour les promener tout le long de la rivière. Puis ils jouaient à bien d'autres jeux ; le gentil crocodile aimait surtout les jeux de cache-cache. Qu'il était heureux, lorsque se croyant bien caché entre les racines d'un arbre, un enfant le découvrait avec des petits cris de triomphe ! Et quand son tour de chercher venait, comme il était heureux de tâtonner entre les arbres et les pirogues avant de buter contre un petit corps fragile ! Il s'écriait alors, de sa grande bouche édentée : « Chai trouwé ! Chai trouwé ! » Et tous les enfants riaient.

Quand le jour s'achevait et que l'heure de la séparation quotidienne sonnait, les enfants l'embrassaient et il retournait lourdement dans sa petite hutte. En attendant le jour prochain, il rêvait à un monde meilleur où il pourrait dormir parmi ses petits amis ; et quand il ne rêvait pas, il apprenait à rire parce qu'il savait que les hommes se méfiaient toujours des larmes d'un crocodile.

Un jour, le roi entendit parler du gentil crocodile. Il envoya les enfants le chercher et, lorsque le gentil crocodile arriva, il lui dit :

— Tous nos enfants ne parlent plus que de toi : dans quelques années, ils seront grands et te choisiront peut-être comme roi ; c'est pourquoi je t'ai fait venir. Je dois m'assurer que tu seras un bon roi, car nous n'avons jamais vu un crocodile gouverner les hommes. Tous les crocodiles sont méchants. Ils croquent les hommes.

— Par amour des enfants, je me suis fait arracher toutes les dents, répondit le gentil crocodile.

— Tous les crocodiles font peur avec leurs yeux, poursuivit le roi.

— Par amour des enfants, je me suis crevé les yeux, répondit le gentil crocodile.

Lorsque toutes ses dents furent arrachées, le gentil crocodile remonta à la surface, tout heureux de se présenter aux petits des hommes. Dès qu'il les vit, il ouvrit sa bouche et leur cria : « N'ayez pas peur, je n'ai plus de dents. Laissez-moi venir jouer avec vous. »

Mais les enfants s'envolèrent. Alors le gentil crocodile referma sa grande gueule édentée et recommença à pleurer. Il pleura des jours et des jours ; il pleura plus qu'il n'avait jamais pleuré parce qu'il entendait les enfants se dire au loin : « Ce méchant crocodile veut nous tromper avec ses larmes, il cherche à nous attraper pour nous manger. »

Un ver de terre passait, en se tortillant dans tous les sens pour échapper à une meute de fourmis qui le pourchassaient depuis l'aube. Quand il entendit le gentil crocodile pleurer, il s'arrêta, se disant : « Voici quelqu'un de plus malheureux que moi. »

— Gros crocodile, pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il.

— Je voudrais jouer avec les petits des hommes, répondit-il en sanglotant. Mais dès qu'ils m'aperçoivent, ils s'envolent tous ; j'ai arraché toutes mes dents, selon les conseils d'un de tes frères, cela n'a rien changé. Que je suis malheureux loin des petits des hommes ! Les autres crocodiles ne songent qu'à chasser, tuer, dévorer.

— Il faut reconnaître que même édenté, tu es loin d'avoir l'air gentil, répondit le ver de terre. Est-ce que moi je leur fais peur ? Tes yeux sont trop gros, trop vilains, trop terrifiants.

Le gentil crocodile n'écouta pas le reste ; il plongea ses griffes dans ses yeux et les arracha. Ensuite il cria aussi loin qu'il put : « Petits des hommes, n'ayez plus peur de moi ; j'ai arraché toutes mes méchantes dents, j'ai arraché mes méchants yeux. Laissez-moi venir jouer avec vous. »

Aussitôt tous les autres crocodiles se jetèrent sur lui en chantant : « Il n'a plus de dents pour se défendre ; il n'a plus d'yeux pour nous voir. Tuons-le. Dévorons-le. Ce n'est pas un vrai crocodile. » Et clac ! Clac ! Clac ! Même les vilains charognards lui donnèrent partout de douloureux coups de becs. Le gentil crocodile ne fit rien pour se défendre ; seules deux grosses larmes indiquaient qu'il souffrait beaucoup ; il rêvait à un monde meilleur où un crocodile pourrait jouer et rire avec les petits des hommes.

Il était une fois des nuages autour d'un petit pays qui ne savait que rêver, avec un roi très bon mais si bon qu'il avait appris à se faire petit, tout petit, afin que son royaume lui parut immense. En vérité c'était un royaume si grand que dieu pouvait y loger sans encombre une terre, un soleil, une lune, une étoile, une goutte de pluie, une fleur. Le créateur avait même réussi à y faire naître un opposant au petit roi, et afin que le petit roi se vit encore plus grand, il donna à son unique opposant mille pattes.

Chaque jour que lui offrait la vie, le petit roi dénombrait sans fin ses grains de sable, ses rayons de lune ou de soleil, jouait avec son étoile dans sa goutte de pluie ou discutait avec le mille-pattes du poids du parfum de leur fleur. Et il s'endormait heureux de ne manquer de rien. Mais un jour les autres rois apprirent que leur minuscule voisin possédait un royaume bien plus vaste et plus riche que le leur.

Le petit roi dit à son opposition. Si tu aimes notre soleil, notre lune, notre étoile, notre fleur, notre goutte de pluie, si tu veux continuer à vivre en liberté, aide-moi à défendre notre pays. Tu vauds bien à toi tout seul toutes les armées du monde. Le mille-pattes commença à armer chacune de ses mille pattes. Avez-vous jamais vu une opposition refuser de défendre sa liberté ?

Quand vous le verrez passer ne sifflez pas d'admiration, n'allumez pas vos torches pour le saluer et surtout n'essayez pas de le décorer. Sinon il se fera tout rond comme la terre pour s'entourer d'étoiles et de nuages.

Un petit nuage qui n'aimait compter que les rêves dit un jour à une étoile. Que je t'envie toi qui contiens tous les rêves. Peux-tu descendre pour me prendre. L'étoile descendit et remplit le petit nuage de rêves d'étoiles. C'était une jeune étoile de général.

Le petit roi devenu grand dit au mille-pattes : Tu as été irrésistible. Merci de m'avoir permis de conquérir toute la terre. Mais cinq continents, trois océans, un soleil, zéro opposant, c'est peu. Un roi doit compter ses biens par millions.

Si tu m'aides à prendre toutes les étoiles je te décorerai tant que tu deviendras la plus respectable des bêtes. Le mille-pattes répondit au grand roi : en attendant je veux un uniforme digne de mes responsabilités de chef de toutes vos armées. Le roi convoqua tous ses sujets et leur dit. Je veux pour le chef de mes armées l'uniforme le plus imposant qui soit. Hommes et animaux se mirent aussitôt à l'ouvrage et bientôt confectionnèrent un uniforme de général à cinq étoiles. Le mille-pattes dit : vos cinq étoiles ne peuvent convenir qu'à des vulgaires bipèdes.

LE GRAND RIRE

En ce temps-là vivait un crocodile qui ne ressemblait à aucun autre crocodile de la terre. Il avait bien sûr l'air aussi méchant que tous ses frères, surtout quand il bâillait. Mais en réalité, il était aussi bon et aussi doux qu'un bébé ; les autres crocodiles passaient tout leur temps à faire le mort dans les eaux ou sur les rives ; quand un petit imprudent s'approchait d'eux, ils l'attaquaient aussitôt et « Crac ! » une jambe était croquée. « Crac ! » l'autre jambe était avalée. « Crac ! » un bras. « Crac ! Crac ! Crac ! » Il ne restait bientôt du petit imprudent qu'un peu de sang sur le sable des rives.

Il était une fois un gentil crocodile, si gentil que tous les autres crocodiles refusaient de répondre à ses salutations ; alors le gentil crocodile apprit à rêver à un monde peuplé seulement d'enfants ; il s'approcherait d'eux sans leur faire peur tandis qu'ils joueraient à toutes sortes de jeux : ils se lancerait des ballons, ils feraient la course, ils tendraient des pièges aux papillons, ils lutteraient au clair de lune, ils joueraient à saute-mouton...

Comme tout cela était impossible ! Dès que le gentil crocodile sortait de ses rêves, il pleurait. Un jour, sa mère attendrie par ses larmes, lui dit : « Mon fils, ne vois-tu pas que jamais les petits des hommes ne t'admettront parmi eux ? Nous leur ferons toujours peur. Même quand tu pleureras devant eux, ils se moqueront de toi et n'auront pas pitié de toi ; ils diront comme leurs parents : ce sont des larmes de crocodile. Après, ils essaieront de te tuer. »

Sa mère n'avait pas fini de parler que le gentil crocodile se remettait à rêver à un autre monde où ses larmes n'attireraient pas que les sarcasmes et la méchanceté des petits des hommes. Quand sa mère se rendit compte qu'il ne l'écoutait pas, elle lui donna un grand coup de queue sur la gueule et l'abandonna.

Un ver de terre qui passait, s'arrêta et dit :

— Gros crocodile, pourquoi pleures-tu ?

— Je voudrais jouer avec les petits des hommes, sanglotait-il ; mais chaque fois que je cherche à me joindre à eux, ils s'envolent pour ne revenir qu'armés de bâtons et de pierres. C'est pourtant en leur compagnie que je me sentirais heureux, parce que tous les autres crocodiles ne pensent qu'à chasser, tuer, dévorer.

— Il faut reconnaître que tu es loin d'avoir l'air gentil, répondit le ver de terre. Est-ce que moi, je leur fais peur ? Tes dents sont trop nombreuses, trop grosses, trop terrifiantes !

Dans la ville, on traitait l'homme de fou
Parce qu'à son chien il ne donnait jamais de
coups.
Partout on se moquait de l'un et de l'autre.
Quand on est si pauvre, que mériter d'autre ?
Un jour, l'homme finit par aboyer contre tout le
monde ;
On lui donna des coups à la ronde.
Un jour, contre tout le monde, le chien finit par
parler de guerre ;
Alors on l'envoya à la guerre.
Ils se ressemblaient beaucoup,
L'un et l'autre étaient sans le sou.

LA QUADRATURE DU CERCLE DES IMAGES

Il était une fois un homme
Qui n'aimait que lui-même :
Ce sont les autres qui vous donnent des
problèmes.
Bien sûr qu'il n'avait pas peur de la solitude ;
C'était un blanc de l'Afrique du Sud.
Comme dans toutes les histoires,
Il avait un amour : son miroir.
Il avait également une belle maison
Et un couple de noirs qui le servaient en toute
saison.
Un jour, ils vinrent le voir et lui dirent :
« Maître, arrêtez de nous faire souffrir. »
Il leur répondit : « Allez vous faire voir ;
Je n'aime que mon miroir. »
Ils s'en allèrent porter plainte à l'O.N.U. ;
Mille ans après, un petit fonctionnaire accourut,
Lorsqu'on lui expliqua l'affaire,
Il dit : « Je sais ce qu'il faut faire ;
Vous allez tous voter pour ou contre l'esclavage ;
Il va de soi que ce sera sous mon arbitrage. »
Il compta deux voix contre ;
Il compta trois oui par contre
Et il s'en alla, satisfait d'avoir rempli son devoir.
L'homme blanc ramassa tous ses miroirs ;
Il songeait : « Si tous mes frères acceptaient de se
multiplier grâce à leurs images
Tout le monde s'arrêterait de parler de majorité
avec ces sauvages. »
Le temps passa en courant :
Les noirs faisaient un enfant tous les ans.
Le temps passa tristement :
Leur maître achetait un miroir tous les ans.
Un jour, tous les enfants grandirent.
Un jour, toutes les images vieillirent.
Un jour, tous les enfants enfantèrent à leur tour.
Un jour, toutes les images moururent.
C'était un homme qui n'aimait que lui-même ;
Dans son pays, il n'était ni le premier, ni le

Le cocotier avait fait des fleurs, les fleurs étaient devenues de beaux fruits, les fruits avaient mûri en d'énormes cocos lorsque le vieux singe fit venir toute sa famille ; « Ma découverte est pour très bientôt, confia-t-il. Les cocos ne tarderont plus à tomber. Je leur montrerai à tous que nous sommes vraiment les plus intelligents. »

A cet instant, un gros coco se détacha et brisa le beau crâne lisse du vieux singe. Le Bon Dieu fit entrer le vieux singe au Paradis, parce qu'il a toujours aimé ceux qui cherchent à améliorer le sort de leurs semblables. Puis il lui dit : « Mon fils, il fallait regarder en l'air ; les choses les plus belles et les plus douces montent toujours dans le ciel après leur mort. Tu aurais alors découvert une loi très utile, car le ciel, comme la terre, possède sa propre pesanteur. »

LES PAUVRES

Un homme aimait bien son chien.
Son chien en retour l'aimait bien.
Ils se ressemblaient beaucoup.
L'un et l'autre étaient sans le sou.
L'homme avait les pieds tordus.
Où allait-il ?
Le chien avait le regard perdu.
Que cherchait-il ?
L'homme ne savait plus où aller.
Le chien ne savait plus que chercher.
Ils se ressemblaient beaucoup,
L'un et l'autre étaient sans le sou.
L'homme avait eu les pieds tordus à la guerre.
Le chien cherchait toujours quelque chose à terre.
Quand l'homme marchait, ses pieds faisaient :
ka-non.
Derrière, le regard du chien faisait : *non-non*.
Ils s'aimaient bien tous les deux ;
Fallait les voir se regarder dans les yeux.
Après, les pieds tordus se tordaient encore un peu plus.
Tout doucement pour se pencher au-dessus du regard perdu.
Ensuite... Ensuite, ils se racontaient tous leurs petits secrets,
Ceux d'hier, d'aujourd'hui et les mystères des ports qu'ils n'atteindraient jamais.
Ils se ressemblaient beaucoup,
L'un et l'autre étaient sans le sou.

Le vieux referma sa porte en jurant de ne plus l'ouvrir avant que le soleil ne chasse totalement la nuit ; mais dès qu'il entendit gratter à la porte, il courut l'ouvrir.

— Père, je n'ai pas réussi à dormir à cause de l'invention, lui dit le benjamin de la famille. Je n'ai rien trouvé à inventer, parce que les ronflements de mon oncle m'empêchent de réfléchir. Mais je me souviens de quelque chose qui pourrait t'aider ; chaque fois que je réussis à m'approcher du village des hommes, je vois certains faire l'important avec un morceau de bois ventru à un bout, qu'ils tètent très souvent.

— Ce morceau de bois s'appelle une pipe mon fils.

— En tout cas il leur donne l'air intelligent, poursuivit l'enfant. Ces hommes à pipe sont généralement assis et les autres viennent leur poser des questions. Si tu pouvais avoir à ton tour une pipe, peut-être que tu réfléchirais mieux à l'invention.

— C'est une bonne idée fiston. A présent, va te coucher.

— Je n'ai pas fini père ; j'ai également remarqué que parmi ces hommes à pipe, les mieux respectés étaient ceux qui possédaient un crâne aussi lisse qu'un œuf.

— Une autre idée qui est très bonne mon enfant, lui assura le vieux singe en bâillant ostensiblement. Je crève de sommeil. Il faut aller dormir.

Mais le vieux singe ne se recoucha pas. Il passa le reste de la nuit à se raser le crâne, à se fabriquer une belle pipe et, dès que le soleil se leva, il s'assit sous l'unique cocotier de sa concession. Quand il vit ses enfants, ses épouses et ses frères se grouper autour de lui, l'air inquiet, il leur dit : « Vaquez à vos tâches quotidiennes et ne vous faites pas de soucis pour moi ; je ne suis pas devenu fou. D'ailleurs, depuis que j'ai cette pipe et ce crâne aussi poli qu'un miroir, j'ai des tas d'idées dans la tête. Par exemple, je viens de me rappeler qu'un homme a transformé la destinée de ses semblables en observant simplement une pomme qui tombait. C'est pour cette raison que j'ai décidé de vivre désormais sous ce cocotier. A présent, laissez-moi me consacrer à mes observations. Je sens que je vais bientôt découvrir quelque chose. »

De temps en temps au cours des longues semaines qui suivirent, quelqu'un s'approchait de lui pour lui demander : « Est-ce que tu as trouvé quelque chose papa ? » Il se contentait alors de caresser son crâne et de sucer un peu plus bruyamment sa pipe.

— Je dois inventer quelque chose, sinon nous serons tous ridiculisés. Chacun de vous doit m'aider.

Le lendemain, bien avant que le soleil ne chasse la nuit, son fils aîné vint frapper à sa porte.

— Père, j'ai passé la nuit à réfléchir, dit-il. Inventons un fusil dont chaque coup fera mille morts.

— Ce n'est pas bon un fusil, mon fils. L'homme l'a inventé bien avant nous ; il en a même inventé un dont chaque coup peut faire des millions de morts. Va réfléchir encore.

Peu après, il vit arriver son fils cadet.

— Père, je n'ai pas encore dormi à cause de notre invention ; je viens d'avoir une idée : inventons une voiture plus rapide que le vent.

— Ce n'est pas bon une voiture aussi rapide, mon fils. Et l'homme l'a déjà inventée ; à quoi bon, puisque la terre est ronde ? Il faut trouver autre chose.

Le vieux singe s'en alla se recoucher. De nouveaux coups ébranlèrent bientôt sa porte.

— Père, excuse-moi de t'avoir réveillé, lui déclara son troisième fils. C'est à cause de notre invention. Je n'ai cessé d'y penser. On devrait inventer une machine qui dispensera tous les animaux de chasser en leur apportant tout à domicile.

— Ton idée n'est pas très originale mon enfant. Les hommes l'ont eue bien avant toi. De telles machines perfectionnées seront commandées par les plus forts des animaux, donc contre les plus faibles, comme cela se voit chez les hommes. Il faut trouver autre chose.

Le vieux singe refermait sa porte, lorsqu'il entendit des pas.

— Père, j'ai tellement réfléchi que j'ai des maux de tête, lui confia son quatrième fils. Mais je crois avoir trouvé quelque chose d'intéressant : pour prouver que nous les singes, sommes les plus intelligents des animaux, coupons-nous la queue. Ainsi il n'y aura aucune différence entre nous et les hommes. Il s'agit pour nous d'inventer un grand couteau tranchant.

— Va te coucher fiston ; tu ne te feras jamais remarquer par ton intelligence, toi. Tu ne voles pas assez de bananes. Bonne nuit et ne perds pas ton temps à réfléchir à notre invention, sinon ta tête va éclater.

OLDTON

En ce temps-là, le singe était le plus intelligent des animaux. Ses détracteurs – qui n'en a ? – prétendaient bien sûr le contraire. C'était d'abord le chien qui ne l'aimait pas, mais pas du tout, parce que le singe l'avait asservi pendant longtemps en se faisant passer pour un homme. Cet asservissement aurait duré jusqu'aujourd'hui, si le chien ne l'avait pas surpris en train de laver sa belle et longue queue. Le singe eut bien de la chance de trouver un arbre tout près. C'est d'ailleurs depuis ce jour-là que le singe préfère se gratter plutôt que d'aller prendre un bon bain.

Il y avait aussi le castor qui disait à qui voulait bien l'écouter : « Si le singe était vraiment le plus intelligent d'entre nous, il n'aurait pas laissé sa queue prendre inutilement ; il s'en serait servi comme moi pour construire quelque chose. »

Il y avait également tous ceux qui trouvaient le singe trop vaniteux, parce qu'il n'assistait jamais aux réunions générales qu'assis au-dessus des autres animaux, sur une branche.

C'est pourquoi le singe décida un jour de mettre les choses au point. Il aurait pu bien entendu, essayer d'éliminer tous ses adversaires plus ou moins brutalement, comme cela se fait un peu partout, mais, parce qu'il était intelligent il considérait ces procédés comme très bêtes. Il convoqua tous les animaux et leur déclara :

– Je sais ce que certains d'entre vous racontent à mon sujet, quand je suis absent. Il paraît que je ne suis qu'un homme raté. Il paraît que le Bon Dieu avait mis au début toutes les perfections dans mon visage, mais que déçu par mon ingratitudine, ne lui ayant pas manifesté ma joie, il m'aurait repoussé avec ses doigts placés sur mes yeux et sur mon nez de façon que je n'en ai presque plus. Il paraît que ma queue ne me sert ni à me défendre comme les varans, ni à me diriger comme les poissons, ni à me bâtir une maison comme les castors. Je n'aurais donc pas l'intelligence de comprendre l'utilité de cette partie très remarquable de mon corps. Je ne serais qu'un sot, un prétentieux, un pouilleux, un ingrat et j'en passe. Mes ennemis vous disent de plus en plus souvent : « Si c'est vrai qu'il est le plus intelligent d'entre nous, pourquoi n'inventerait-il pas quelque chose ? » Eh bien ! Je tiens le pari. Je vais vous inventer quelque chose.

Dans un dernier geste de dignité offensée, le singe enroula sa queue autour de ses reins et bondit vers une branche pour rentrer chez lui. Il réunit aussitôt toute sa famille et lui annonça

LE PÈRE NOËL

Il était une fois un poète.
Dans sa tête c'était toujours la fête.
Quand il n'était pas dans les nues,
Il se promenait dans les rues, tout nu.
Même alors, il ne jouait qu'avec les mots
Entre les autos, comme un idiot.

Un jour, on lui dit: « Choisissez enfin un métier ;
Ce n'est pas bien de passer son temps à rêver.
Vous ne servez à rien et vous vivez sur le dos de la société comme un voleur. »
Alors le poète, pour régler l'affaire selon son cœur, se jeta du ciel, sans peur.

Il s'écrasa au sol et autour de lui, comme des ballons, ses jolis mots s'envolèrent ;
Jusqu'au bout de la terre, on en vit des bleus, des rouges, des verts.
Et quelque chose dans le monde se mit à changer ;
Chacun apprit à sautiller pour les attraper.
Le poète se releva et fit comme eux,
Et comme eux, il se laissa facilement prendre à ce nouveau jeu.

Bientôt il en devint le vrai champion ;
A chacun de ses bonds, il ramenait un ballon.
Après, il disait : Toi, prends celui-ci !
Il en distribua ainsi du plus grand au plus petit.
Et les coeurs se remplirent de mots doux :
Embrassons-nous. Je te tiendrai la main, partout.

Un jour, les hommes dirent au poète : « Tu as distribué tous tes jolis mots ; à présent que vas-tu devenir mon vieux ? »
Le poète répondit : « J'ai maintenant un bon métier ; dans les cieux il y a d'autres ballons rouges, verts et bleus.
Je m'occuperai de les récolter pour vous,
Au lieu de vivre loin de tout, comme un fou.
Je les ferai descendre partout, jusque sur les océans ;
C'est tellement rassurant de vous voir jouer comme des enfants.
Les mots les plus propres et les plus beaux sont encore au ciel.
Désormais, je serai votre Père Noël de tous les jours
Pour vous rendre la terre plus belle. »

pour gagner mes cailloux ; vous seriez capable de repartir sur terre et redevenir un casse-pieds. Je vous conseillerai seulement une petite chose et une grande chose ; voici la petite chose : ne vous aventurez pas plus loin dans le ciel sans quelques bons cailloux et c'est seulement sur la terre, parmi les hommes, qu'on les trouve ; dans le ciel, vous ne verrez rien d'intéressant avant votre entrée dans le tribunal divin. Et voici la grande chose : rendez-vous utile aux hommes, vous finirez par découvrir les cailloux qu'il vous faut. Beaucoup de morts des milliers d'années avant nous traînent encore sur toutes les routes du ciel parce qu'ils n'ont pas pris la précaution de monter au ciel avec quelque chose, de quoi se construire une maison de repos ; ils sont fatigués, aimeraient se reposer un peu, reprendre un peu de force, mais il n'y a rien pour les recevoir. Alors ils sont obligés de continuer. La route jusqu'au Bon Dieu est si longue ! Ils ralentissent le pas et cette route devient encore plus longue. Et ils voudraient tellement savoir pourquoi le créateur les a convoqués ! Je crois que c'est ça l'enfer. Maintenant, il faut qu'on se quitte.

L'homme au sac de cailloux s'enfonça dans le ciel à grands pas souples et rapides, sans un seul regard en arrière ; quand il eut disparu, notre homme redescendit sur terre en se disant : « J'ai été traité de stupide et de casse-pieds ; serait-ce vrai ? Mon Dieu, aidez-moi à me rendre utile. »

Dès qu'il arriva sur terre, il se mit à ramasser tous les cailloux qu'on lui lançait ; ensuite il ramassa tous les cailloux qu'il avait envie de jeter sur les autres et il les entassa sur les premiers ; puis il ramassa tous les cailloux que les hommes se lançaient et les entassa sur les deux premiers ; il ramassa également tous les cailloux dont personne ne voulait et les entassa sur tous les autres.

Tous ces cailloux formèrent une très haute montagne, une montagne si haute que son sommet était invisible. L'homme monta sur la montagne pour voir s'il existait encore un caillou non ramassé. Lorsqu'il arriva au ~~s~~ et il se retrouva au paradis.

LE ZÈBRE

Il était une fois un homme très rapide. Il passait tout son temps à courir. Quand il était bébé, il battait déjà à la course toutes les tortues du village ; quand il apprit à marcher à quatre pattes, il défia les poules et les moutons. Devenu petit garçon, il se mesura aux chiens et aux chats. Plus tard, ni les biches, ni les lions, ni les guépards ne purent l'égalier à la course. Quand il eut quinze ans, il se mesura au Vent. Ce fut une course terrible qui dura quarante jours et quarante nuits. Le jeune homme sortit une fois de plus vainqueur, parce que dès le départ et tout le long de la course, il s'était laissé porter par son adversaire. Le Vent, furieux de s'être laissé tromper, déracina tous les arbres autour de lui.

Il était une fois un homme très rapide. Sur toute la terre, personne n'osait se mesurer à lui à la course. Il devint très vaniteux. Il prit l'habitude de se promener partout, dans les déserts, dans les forêts, dans les villages avec un énorme tambour dont chaque coup agaçait tous les vivants parce qu'il disait : « Mon maître est le plus rapide : il a battu à la course les tortues, les poules, les moutons, les biches, les lions, les guépards. Il a même battu le Vent. Vive lui ! Acclamez-le ! »

Les bêtes et les hommes décidèrent un jour de lui donner une leçon. Ils s'en allèrent trouver le Vent et lui déclarèrent :

— Ami, il faut nous aider à donner une leçon à cet homme. C'est vrai qu'il nous a tous battus à la course, mais il n'a pas besoin de prendre un tambour pour nous casser les oreilles.

— Vous avez raison, répondit le Vent. C'est sûr qu'il est très rapide ! J'ajouterais qu'il est très malin, parce qu'avant la course il a su tellement m'énerver, qu'au signal de départ je fonçai de toutes mes forces, ne me rendant même pas compte que je le portais. Il faut lui donner une leçon. Je n'attendais que votre décision, parce que je ne fais jamais rien que vous n'ayez désiré...

Quand le Vent parlait, il ne savait pas s'arrêter.

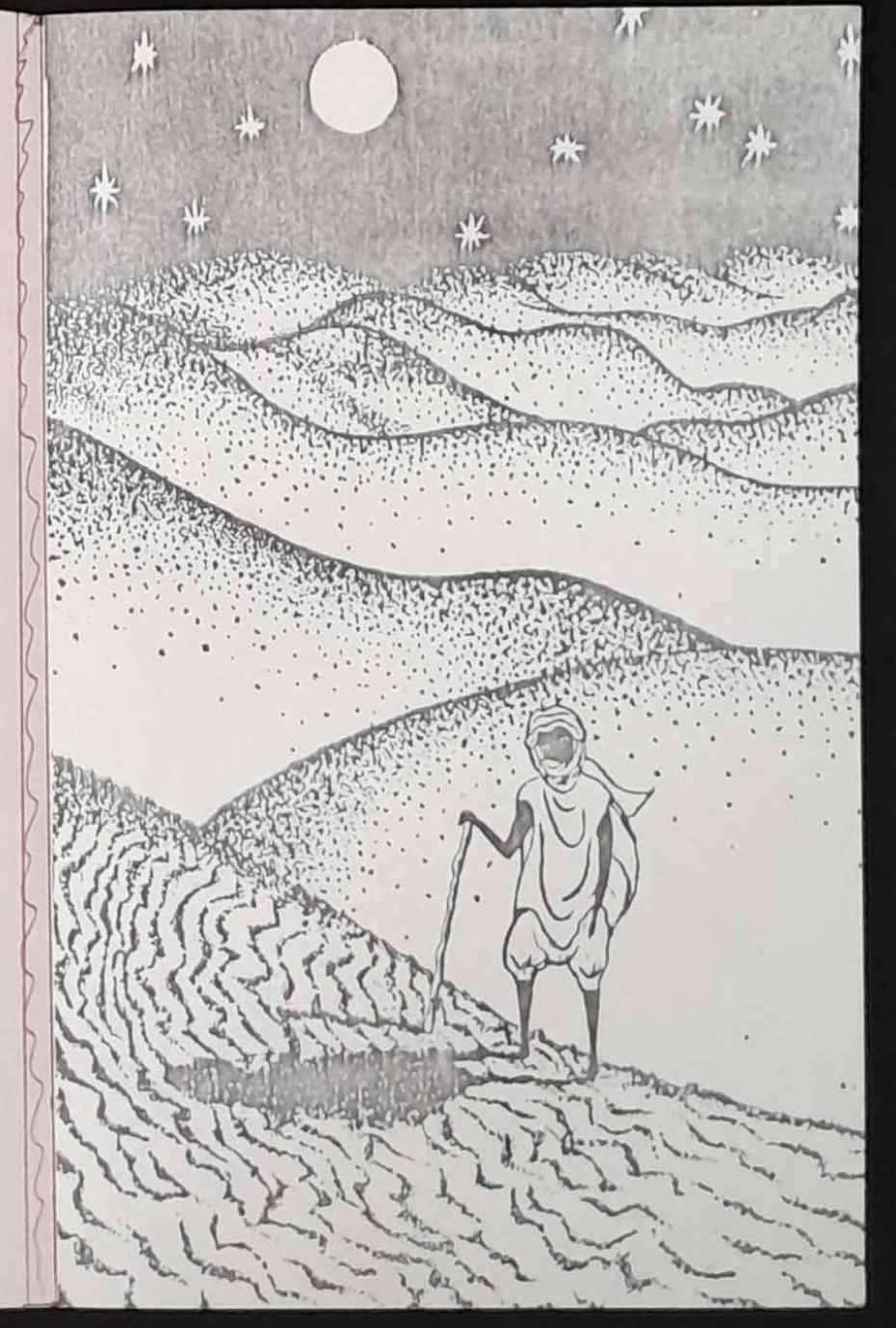
— Alors il faut voir la Mort. L'interrompirent les hommes et les bêtes. Toi seul sais où elle habite et comment lui parler.

— Ce n'est pas vrai, reprit le Vent. Vous savez tous où habite la Mort et elle vient toujours des que vous voulez la voir. Reconnaissez qu'elle n'a jamais cessé de vous faire peur. Néanmoins, j'accepte de vous aider. Je vais vous raconter une histoire

lui répondit : « J'ai suivi un matin mon ombre et elle m'a conduit dans un pays où il suffit de se baisser pour ramasser de l'or. » Le pauvre, le lendemain, se leva de très bonne heure et se mit à suivre son ombre. Il marcha toute la journée sans répit et ne s'arrêta qu'à midi, parce qu'il voyait bien que son ombre était si fatiguée qu'elle était devenue toute petite. Après qu'ils se furent reposés, l'homme se leva et donna le signal du départ. « Dépêche-toi ! Dépêche-toi ! Conduis-moi vite vers ce pays rempli d'or », cria tout l'après-midi l'homme à son ombre. Quand le soir tomba, l'homme se retrouva devant sa pauvre case. »

— Comme vous êtes bêtes, parfois, vous autres les hommes, dit l'ombre en s'esclaffant.

— Ne te moque pas trop de nous, répondit l'homme. Il arrive aussi que vous, les ombres, vous vous montriez très bêtes. Tu verras quand je te raconterai cette histoire... En ce temps-là vivait un homme bien tranquille ; il se levait avec le soleil et se couchait en même temps que lui. Son seul bonheur était de retrouver en bonne santé son ombre du matin et son ombre de l'après-midi. Il fallait les voir jouer ensemble ! Dès qu'il se levait, l'ombre du matin qui l'attendait sur le pas de la porte lui disait : « Viens vite jouer avec moi dans le joli jardin qui est à l'ouest. Viens vite avant que ma nuit ne tombe. » Ils ne se séparaient qu'à midi, tout heureux, tout fatigués. L'homme sortait tristement du joli jardin qui était à l'ouest, impatient de revoir l'ombre de l'après-midi pour jouer à d'autres jeux. Quand l'ombre de l'après-midi arrivait, elle criait sur le pas de la porte : « Viens vite jouer avec moi dans le joli marigot qui est à l'est. Viens vite mon ami, avant que la nuit ne tombe. »



HA ! HA ! HA ! HA !
D'ailleurs les voici.
HII ! HII ! HII ! HII !
Et toute la ville explosa.

LES CITADINS

Un homme et son ombre naquirent ensemble ; personne n'en fut étonné. En ce temps-là, les accoucheuses avaient déjà tout vu. Depuis des enfants à deux têtes jusqu'aux vieillards sans tête.

Ils grandirent heureux, inséparables, dans un désert où le soleil nageait chaque jour dans un merveilleux lac de lumière qu'il éteignait toutes les nuits pour admirer les feux des petits diamants accrochés si haut.

L'homme aimait raconter toutes sortes d'histoires à son ombre. Ainsi ni l'un ni l'autre ne se sentait jamais seul dans ce grand désert. Ils aimaient bien tous les deux le soleil, les étoiles et la lune qui les aidaient à rester ensemble. Dans ce désert, il y avait toujours un soleil, une étoile ou une lune qui brillait bien fort, parce que tous aimaient les deux amis. Des amis inséparables, ils en voyaient si peu dans le vaste monde !

L'homme dit un jour à son ombre : « Je vais te raconter une histoire. Il était une fois un homme très pauvre et très bête, tellement bête que... enfin écoute : Un jour, il rencontra un riche et lui demanda : « Mon frère, comment as-tu fait pour être si riche ? » Le riche

Partout où ils passaient on entendait de plus en plus souvent : HI ! HA !

Et les gens disaient : voici nos deux A.

Partout où ils passaient on entendait de plus en plus souvent : HA ! HI !

Et les gens disaient : qui peut nous débarrasser de leurs cris ?

Un marchand promit : moi je peux faire disparaître ces bêtes ;

Il suffit de leur coller sur le dos une bonne dette.

Un jour, un vendeur les appela et leur dit :
Je vous donne tout ce que vous voulez à bon prix.

HI ! HI ! HI ! HI ! HI ! HI !

Allez ! Venez choisir dans le tas.

Allez ! Ne restez pas baba.

HA ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA !

Ils firent toutes sortes d'achats :
Des bijoux et même des boas.

HA ! HA ! HA ! HA ! HA !

Ils prirent encore un pays,

Des épouses et tout cela à crédit.

HI ! HI ! HI ! HI ! HI !

Quand ils eurent fini, le vendeur leur dit :
Pour rien, vous vous êtes enrichi.

HI ! HI ! HI ! HI ! HI !

Mais je suis un commerçant avant tout, n'est-ce pas ?
HA ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA !

Alors voici :

HI ! HI !

J'ai collé une bombe à tous vos achats.

HA ! HA !

Elles éclateront pour un HA ou pour un HI,
Tant que vous ne réglerez pas vos crédits.

Ils acceptèrent et s'en allèrent tout heureux s'installer dans un coin gentil,
Avec leurs épouses, leurs bijoux, leurs boas et leur pays.

Pour désarmercer les bombes,

Ils commencèrent par creuser dénormes tombes.

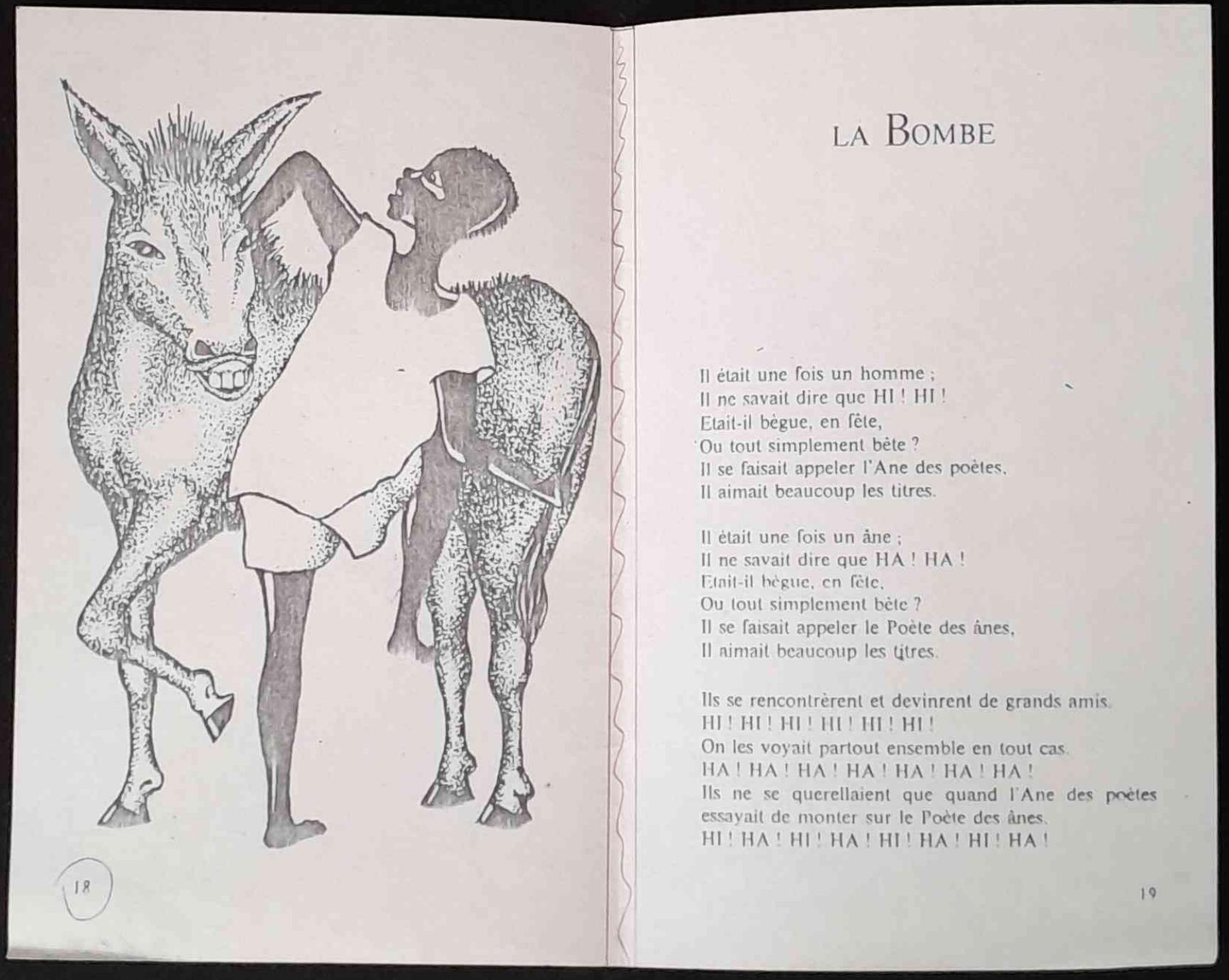
Après, ils donnèrent à leurs épouses les bijoux
Et aux boas les heureuses, avant d'enterrer le tout.

Cette partie de l'histoire est remplie de silence.
L'âne et l'homme croyaient enfin à leur chance.
Dans leur grand et beau pays ils se couronnèrent de tous leurs titres,

Et personne n'était là pour les traiter de pitres.
Ils vécurent heureux mais pas pour longtemps,
Car ils ne pouvaient dire ni HI ni HA comme avant.
A quoi peuvent servir tous les titres de la terre,
Si l'on est obligé de se taire ?

Cette partie de l'histoire est remplie de bruits.
Ils retournèrent en ville avec sous le bras leur pays.
« Les voici encore nos deux A. » s'écrierent les gens.
Et ils coururent avertir leur roi, le grand marchand.

Le grand marchand devenu roi leur dit :
Ne vous affolez pas, je sais de quoi ils ont envie.
Ce sont mes esclaves comme vous,
Parce qu'eux aussi me doivent beaucoup.
On va bien rire quand ils seront là.



LA BOMBE

Il était une fois un homme ;
Il ne savait dire que HI ! HI !
Etais-il bégue, en fête,
Ou tout simplement bête ?
Il se faisait appeler l'Ane des poètes,
Il aimait beaucoup les titres.

Il était une fois un âne ;
Il ne savait dire que HA ! HA !
Etais-il bégue, en fête,
Ou tout simplement bête ?
Il se faisait appeler le Poète des ânes,
Il aimait beaucoup les titres.

Ils se rencontrèrent et devinrent de grands amis.
HI ! HI ! HI ! HI ! HI ! HI !
On les voyait partout ensemble en tout cas.
HA !
Ils ne se querellaient que quand l'Ane des poètes
essayait de monter sur le Poète des ânes.
HI ! HA ! HI ! HA ! HI ! HA ! HI ! HA !

les 2 fils parallèles -

les citadins

l'étranger -

le vieil horloger

le Père Noël

le cèdre

les pouvoirs -

le ou la belle inconnue

*il *il -

les yeux du roi bogne

le petit momadale

la bombe

le lémentin

la Montagne

le grand rire

le Ventilateur

oldton

la genèse

l'humanité

l'infidélité

le Sifflet

le Téthysane

la quadrature du cercle du monde

la Joie

Quand la Mort vit l'homme, elle lui dit :

— Il paraît que tu es plus rapide que tout ce que porte la terre ; j'ai entendu affirmer également que tu prétends être invincible.

L'homme bomba sa poitrine et tapa sur son tambour. Le tambour répondit à la Mort :

— Mon maître est invincible à la course ; il a battu la tortue, la poule, le chien, le chat, le lion, la panthère, le guépard. Il a même battu le vent. Il peut te battre aussi, Mort.

La Mort releva le défi. Alors le tambour annonça à toute la terre :

— Venez applaudir mon maître ! la Mort a osé le défier à la course ! Venez assister à la première défaite de la Mort !

« Doum ! Doum ! Doum ! » Dès le signal de départ, l'homme s'élança. Il courut, courut, courut, pendant des jours, des mois, des années. Chaque fois qu'il voulait s'arrêter, son tambour faisait : « Doum ! Doum ! Doum ! Vas-y ! Vas-y maître ! La mort est prête à te rattraper. » Il reprenait aussitôt sa course. Il courut pendant des jours, des mois, des années.

Un jour, l'homme arriva dans un pays où il n'entendit plus son tambour ; alors il s'arrêta et, comme il ne voyait la Mort nulle part, il leva les bras en signe de victoire.

— Acclamez-moi, ordonna-t-il aux habitants du pays. Je viens de causer la première défaite de la Mort.

— Pauvre imbécile prétentieux, lui répondirent les habitants. Ne sais-tu pas que tu es dans le royaume des morts ?

Avant que le Vent ne frappe à la porte de la Mort, la Mort sortit. Avant que le Vent ne lui fasse la commission des bêtes et des hommes, la Mort dit au Vent : « Je sais pourquoi tu es venu. Je suis toujours au courant de tout ce qui se passe sur la terre ; c'est pour cette raison que je suis toujours là quand on me demande. Allons donner une bonne leçon à ce coureur qui agace tout le monde avec ses victoires. »

Et ils se mirent en route. Au premier village, ils s'arrêtèrent.

— Que la paix soit sur vous, dit la Mort. Je cherche l'homme qui prétend être imbattable à la course et qui vous casse les oreilles avec son maudit tambour.

— Il était ici ce matin, répondirent les villageois. Il s'est dirigé vers l'est.

Au grand soulagement des villageois, la Mort et le Vent reprirent aussitôt la route. A la première brousse, ils s'arrêtèrent.

— Que la paix soit sur vous, dit la Mort. Je cherche l'homme qui n'a jamais été battu à la course et qui se promène avec un vilain tambour.

— Il vient de passer, répondirent les bêtes. Il se dirigeait vers l'est.

Au grand soulagement des bêtes, la Mort et le Vent reprirent aussitôt leur route.

— Ne vous fatiguez pas mon amie, dit le Vent à la Mort. La course sera dure. Marchez doucement. Moi je vais courir et vous devancer pour chercher notre bonhomme.

Et le vent fila à toute vitesse vers l'est. Dès qu'il vit les bruits agaçants du tambour, il les ramassa et retourna les présenter à la Mort.

— Il n'est plus loin, dit le Vent à la Mort. Je lui ai volé les bruits agaçants de son tambour. A présent, il est obligé de s'arrêter. Dépêchons-nous.

Les hommes et les bêtes étaient partis depuis longtemps s'occuper de leurs affaires quand le Vent comprit enfin qu'il ne parlait que pour lui-même. Il se leva et s'en alla faire la commission des hommes et des bêtes à la Mort. Tout le long du chemin il chanta quelques-uns des multiples exploits de la Mort, pour s'attirer ses bonnes grâces et se donner le courage de l'approcher.

Pan ! Je tuerai la Mort. Pan !
Il y avait un homme qui disait :
Je tuerai la Mort. Pan !
Apportez-moi tous les vins du pays.
Quand je serai saoul, elle n'aura plus d'importance.
Pan ! La Mort l'aida à se saouler à mort.

Pan ! Je tuerai la Mort. Pan !
Il y avait une montagne qui disait :
Je tuerai la Mort. Pan !
Dès qu'elle se montrera-
Je lui tomberai dessus pour l'écraser.
Pan ! La Mort s'installa à son sommet !

Pan ! Je tuerai la Mort. Pan !
Il y avait un homme qui disait :
Je tuerai la Mort. Pan !
Elle ne pourra jamais m'approcher :
Je vivrai, entouré de mille médecins.
Pan ! La Mort commença par rendre les médecins malades.

Pan ! Je tuerai la Mort. Pan !
Il y avait une fourmi qui disait :
Je tuerai la Mort
Je me ferai encore plus petite.
Elle ne me verra jamais.
Pan ! La Mort se fit pangolin.

Pan ! Je tuerai la Mort. Pan !
Il y avait un homme qui disait :
Pan ! Je tuerai la Mort. Pan !
La meilleure solution, c'est d'être méchant.
Je tuerai tout ce qui m'entoure.
Pan ! La Mort l'écrasa de solitude.

Pan ! Je tuerai la Mort. Pan !
Il y avait un arbre qui disait :
Je tuerai la Mort. Pan !
Je continuerai de grandir ;
Elle ne pourra jamais toucher ma tête.
Pan ! La Mort le laissa se brûler la tête au soleil.

Pan ! Je tuerai la Mort. Pan !
C'est maintenant un zèbre qui dit :
Je tuerai la Mort. Pan !
Je suis rapide, très rapide.
Elle ne m'attrapera jamais.
Pan ! Quand la Mort l'entendra...

L'homme redescendit aussitôt sur terre en se disant : « Il faut que je trouve le moyen de ramasser le plus grand nombre possible de cailloux. »

Lorsque l'homme retourna sur terre, il prit la forme d'un misanthrope, mais tellement misanthrope que quand il voyait un homme, il lui prenait l'envie de le tuer. Il se disait : « En haïssant tous les hommes d'un coup, je ferai mieux que l'autre. »

L'homme mourut dans la solitude, au milieu de tous les cailloux qu'il avait eu l'intention de jeter contre tous les hommes ; il remonta dans le ciel, très malheureux, les mains et les poches vides, parce que chacun de ses cailloux, de la taille de sa haine de l'humanité, pesait des tonnes.

Il marcha des années et des années dans le ciel et se retrouva un jour tout fatigué dans le joli village qui ressemblait au paradis. Il ne vit qu'un homme en train de charger dans un sac les cailloux de sa maison qu'il venait de casser.

— Il faut que vous m'aidez, dit-il à l'homme ; moi aussi, je voudrais bien posséder mon sac de cailloux. J'ai tout essayé pour cela : votre premier voisin me conseilla de me faire jeter des cailloux ; le second de ramasser ceux dont personne ne voulait ; le troisième m'a recommandé de ramasser les cailloux que les hommes se lançaient ; le quatrième m'a assuré qu'il valait mieux ramasser ceux que j'aurais été tenté de jeter sur les autres. Chaque fois, je retournais sur terre ; et comme vous pouvez le constater, je n'ai pu gagner un seul caillou tout le long de ma vie terrestre.

— Tout le monde connaissait votre histoire, dans ce village, l'interrompit l'homme qui venait de charger son sac de cailloux sur les épaules. Nous avons bien ri à chacun de vos passages. Il était pourtant plus facile de devenir martyr plutôt que méchant roi déchu, savant plutôt qu'insignifiant, pacificateur plutôt qu'indifférent, philanthrope ou saint plutôt que misanthrope. Au fait, que faisiez-vous sur terre, tout au début ?

— En vérité, je vivais comme la plupart des hommes : ni martyr ni savant, ni pacificateur, ni philanthrope, ni saint, ni méchant roi, ni tout à fait insignifiant, ni tout à fait indifférent, ni misanthrope. J'attendais toujours qu'on me dise ce qu'il fallait faire.

— Jusqu'à présent, vous n'avez donc pas changé, reprit l'homme, son sac de cailloux sur les épaules. Comme vous êtes resté stupide, je ne vous dirai pas comment je me suis débrouillé

Le roi borgne ordonna aussitôt la mort de tous les arbres de son royaume. Il prit ensuite un gros sac et attendit le vent à la porte de son palais. Le vent arriva le soir, fatigué de s'être cogné toute la journée contre tous les arbres du monde. Heureux de ne rencontrer aucune résistance dans le royaume du roi borgne, il s'avança tout doucement jusqu'au palais.

— Puis-je vous demander l'hospitalité ? demanda-t-il au roi borgne. Je suis venu à vous, parce que je sais maintenant que vous êtes un bon roi qui aimez beaucoup les aveugles comme moi.

— Entrez dans ce sac, répondit le roi borgne. Et reposez-vous bien.

Dès que le vent se coucha dans le sac, il l'y enferma. Le lendemain de bonne heure, il convoqua tous ses sujets pour leur présenter sa capture.

— Je vous ai tous convoqués ce matin pour vous prouver que je suis désormais le roi le plus puissant de la terre, déclara-t-il. J'ai réussi à capturer le vent. Vous pouvez être fiers de moi, même si j'ai dû tuer tous les arbres.

— Majesté, cria le vieil aveugle dans la foule, nous avons toujours été fiers de vous et bien contents de posséder, comme roi, un borgne. Bien des peuples d'aveugles sont gouvernés par des rois aveugles. Ce matin, nous sommes encore plus fiers de vous ; car ce petit bandit de vent aveugle ne nous importunera plus dans nos sommeils en se heurtant à nos murs. Mais Majesté, sans vouloir douter de votre bonne foi, nous aimerais bien vérifier que le vent est votre prisonnier. Comme nous sommes aveugles, ouvrez un peu le sac, que nous puissions le toucher.

Le roi borgne ouvrit un peu le sac et le vent s'échappa à toute vitesse. Avant de retrouver son chemin, le vent aveugle souffla à gauche, à droite, en se frottant à tous les visages. Il chassa ainsi de certains yeux les poussières déposées par le roi borgne et obligea d'autres yeux à s'ouvrir. Quand il fut bien loin, le roi borgne se retrouva au milieu d'une foule de gens qui voyaient de leurs deux yeux.

Le borgne devint un grand roi dans le pays des aveugles et comme tous les rois, il apprit très vite à défendre son trône et à agrandir son royaume. Chaque fois qu'on lui annonçait la naissance d'un enfant, il se rendait dans la famille avec de nombreux cadeaux et un petit sac rempli de poussières ; il remettait les cadeaux aux parents et, pendant qu'ils le remerciaient, il secouait le petit sac de poussières au-dessus des yeux du bébé pour le rendre aveugle.

Un jour qu'il se rendait dans une famille avec ses cadeaux et son petit sac de poussières, il rencontra un vieil aveugle entouré de ses enfants, tous aveugles. Le vieil aveugle dit au roi borgne :

— Que la paix soit sur vous. Vous êtes un bon et un grand roi ; vous méritez de régner sur tous les aveugles du monde.

Le roi borgne lui répondit :

— Mon royaume est le plus vaste du monde ; chaque jour, il s'agrandit d'un nouvel aveugle. Je règne déjà sur tous les aveugles du monde. Je suis le roi le plus puissant de la terre. Vous pouvez tous être fiers de moi.

Le vieil aveugle dit encore :

— C'est vrai que nous sommes tous fiers de vous, mais vous ne régnez pas sur tous les aveugles du monde. Le vent, par exemple, est aveugle ; est-ce que vous le commandez ? Quoiqu'aveugle, il fait toujours tout ce qui lui plaît ; si vous réussissez à le maîtriser, vous régnerez non seulement sur nous, les aveugles, mais vous serez également le roi de ceux qui ont leurs deux yeux.

Le roi borgne éperonna aussitôt son beau cheval, borgne comme lui. Il s'en alla tout droit devant lui, vers l'est, vers l'endroit où toujours le vent se levait. Il courut droit devant lui pendant des mois. Un jour, il se retrouva devant le vieil aveugle.

— Tu m'as trompé, sale vieillard aveugle, cria-t-il. Tu m'as fait perdre mon temps pour rien : j'ai fait le tour du monde pour attraper le vent ; je ne l'ai pas rencontré une seule fois. Je vais te couper la tête pour m'avoir fait perdre mon temps.

— Majeste, je vous supplie de m'écouter encore un peu, implora le vieillard aveugle. Je connais le moyen d'attraper le vent. Si vous voulez le capturer, il faut couper tous les arbres du royaume : je suis sûr qu'il tombera dans le piège.

» — Avant de me chasser, voulez-vous me faire le plaisir de boire quelque chose avec moi ?

» La jeune fille porta à ses lèvres le verre que lui tendait le prince, mais c'est le masque qu'elle portait qui le but.

» — Voulez-vous m'épouser belle inconnue ? demanda à nouveau le prince dès que les verres furent vides.

» — Je n'aime que mes masques ; ce ne sont ni de vilains morceaux de bois, ni des dieux inutiles. Ils m'aiment et je les aime. Chacun d'eux porte un nom, soutient une foi, garde la présence d'un passé...

» Pendant qu'elle parlait ainsi, le prince chuchotait à son gris-gris :

» — Transforme-moi en un beau masque d'or ; dès que ma belle inconnue me verra, elleoubliera tous ses vilains morceaux de bois.

» Et le prince se transforma en un beau masque tout en or. La jeune fille le ramassa et s'en alla voir un antiquaire.

» — Pouvez-vous m'acheter ce masque d'or à son poids ? dit-elle. Les autres masques que j'ai à la maison m'assurent que personne ne l'a jamais adoré parce qu'il ne s'est jamais rendu utile à qui que ce soit.

L'antiquaire acheta le masque en or et la belle inconnue devint aussi riche qu'une reine.

LES YEUX DU ROI BORGNE

Borgne. C'était un borgne.

Aveugles. Tous les autres étaient aveugles.

Le borgne naquit dans un pays d'aveugles.

Il devint roi parce qu'il était borgne.

Il était une fois un borgne dans un pays d'aveugles ; il comprit rapidement que les autres le prenaient pour l'un des leurs. C'est pourquoi il passait son temps à crier : « Moi, j'ai un œil. » Ensuite, il conduisait chaque aveugle partout où il voulait aller : vers son bureau, vers son champ, vers son lit, et même vers ses jours de maladie, de mort ou de congé. En très peu de temps, il convainquit tout le monde qu'il avait un œil. En très peu de temps il devint indispensable. Et tous les aveugles décidèrent de le prendre pour roi. Quel pays ne possède pas son roi ?

Tous les borgnes ne deviennent pas rois.

Il était une fois un borgne ;

Il naquit dans un pays d'aveugles

Et bientôt devint un grand roi.

» — Mère, il faut que tu m'aides à épouser une fille dont tous les garçons du royaume parlent, mais qui n'aime que les masques. C'est certainement une fille merveilleuse ; en tout cas je l'aime déjà sans avoir vu même son visage une seule fois, puisqu'elle porte toujours un masque. Mon père m'a donné beaucoup de conseils inutiles. C'est vrai que les vieux manquent d'imagination.

» — Mon fils, quand j'étais jeune, j'ai appris auprès de ma mère l'art de préparer les meilleurs filtres d'amour du royaume. C'est grâce à l'un d'entre eux que ton père m'a faite reine, moi une bossue. Ne désespère plus mon fils ; je vais te donner quelque chose qui te ferait aimer même d'un caillou. Prends ce breuvage ; dès que tu en feras boire à ta préférée, elle ne pourra plus vivre sans toi. On ne sait jamais, mais si mon filtre s'avérait inefficace, je te conseille de laisser tranquille ta belle inconnue. C'est peut-être une méchante sorcière. Si tu veux, avant d'aller chez elle, passe d'abord voir ma grande sœur ; dans le temps, elle était la plus fameuse sorcière de tout le royaume.

» Le prince s'empara du flacon que lui tendait sa mère et courut chez sa tante. La vieille femme lui dit :

— Si tu tiens vraiment à te faire aimer de cette belle inconnue qui n'aime que les masques, j'ai un gris-gris qui peut te transformer en un masque si adorable qu'elle jettera tous les autres.

» Le prince prit également le gris-gris et fila dans sa voiture vers la demeure de l'élu de son cœur. Avant d'y arriver, il écrasa quelques piétons et brûla tous les feux rouges. Personne ne l'arrêta parce que c'était le fils du roi. Dès qu'il vit la belle jeune fille, il lui demanda :

» — Voulez-vous m'épouser belle inconnue ? Je suis sûr que votre masque cache un visage plus beau que le soleil et plus pur que la lune. Vos yeux sont des diamants, vos cheveux sont comme un champ de blé mûrissant, vos dents sont remplies de lumière, votre cou est une biche dans un pays où toute chasse est interdite...

» — Est-ce que vous aimez les masques ? l'interrompit la jeune fille.

» — A quoi servent ces vieux morceaux de bois ? lui répondit le prince. Mon père en avait tout un tas, mais il les a tous échangés contre des ~~meilleurs~~ modernes. Vous pourrez vendre les vôtres, au lieu d'en encombrer votre maison ; je connais des gens qui vous les prendront à un prix intéressant.

» — Reprenez votre belle voiture et allez chercher votre future épouse ailleurs, dit la jeune fille.

Tous les masques sautillèrent de joie au fond de la case.

— Ce n'est pas la solution, cria très fort le joyeux masque pour se faire entendre. J'en connais une meilleure qui ne fera souffrir aucun innocent et qui nous fera tous rigoler. Quand je suis sorti des mains de mon créateur, il m'a dit : « Toi, tu seras l'idole de la gaieté. Que ceux qui t'adoreront aient toujours la force de rire. » J'ai commencé à faire rire vraiment le jour où j'ai compris que tout ce qui est sur terre a déjà existé en d'autres temps et sous d'autres cieux. Aucun problème n'est tout à fait nouveau. Je vais vous raconter une histoire et vous verrez.

» Il était une fois une belle fillette très gentille. Sa beauté et sa gentillesse n'avaient d'égal que son amour pour les masques. D'ailleurs, partout où elle allait, mangeait ou dormait, on ne voyait que des masques. Dès qu'un garçon commençait à lui faire la cour, elle lui demandait : « Est-ce que tu aimes les masques ? » Et le garçon répondait toujours : « Tu ne vas pas m'obliger à aimer ces vieux et vilains morceaux de bois. » Aussitôt après, elle renvoyait son soupirant.

» Le prince, un jour, entendit parler d'elle ; il courut jusqu'au palais et dit à son père :

» — Père, j'ai l'âge de me marier. Dans tout le royaume, tous les garçons ne parlent que d'une fille : personne n'a encore réussi à voir son visage parce qu'elle porte toujours un masque, mais je suis sûr que c'est une fille merveilleuse. En tout cas, je l'aime déjà. Il faut m'aider à l'épouser.

» Le roi eut profondément mal au cœur d'entendre son héritier implorer son aide pour une simple affaire de mariage ; alors il dit au prince :

» — Si tu n'es pas capable mon fils, de prendre ce qui te plait, comment feras-tu pour régner plus tard ? Un jour, tous tes sujets comprendront que tu es un faible et te chassent. Je peux obliger cette mystérieuse fille à t'épouser, mais je crains qu'on ne se moque de toi ensuite. Il vaut mieux que je te donne de l'argent pour lui acheter autant de masques qu'elle le désirera. Tu lui achèteras également des voitures, tu lui construiras des villas. Maintenant, il est facile de se faire aimer quand on a beaucoup d'argent. Qu'en penses-tu ?

Et le prince répondit :

» — Père, je ne veux pas qu'elle m'aime à travers ses maudits masques.

Il sortit en claquant la porte et s'en alla trouver la reine.

Mais ce jour-là, la belle petite fille se cacha la tête entre les mains pour pleurer doucement, tout doucement.

— Que se passe-t-il, petite chérie ? lui demandèrent les masques. Quand on est jolie, gentille et jeune, on ne doit pas pleurer. Est-ce que tu nous as vu pleurer une seule fois ? Pourtant la vie a été si dure avec nous avant d'avoir le bonheur de te rencontrer ! Nous étions des dieux, il n'y a pas si longtemps.

— Ne l'ennuyez pas avec le passé, dit le joyeux masque. Elle est peut-être triste parce qu'elle commence à se sentir malheureuse avec nous. N'est-ce pas, petite chérie ?

— Tu te trompes mon ami, répondit la belle petite fille. Je pleure parce que notre prince veut m'obliger à l'aimer, puis à l'épouser. J'ai appris que les plus grandes sorcières du pays sont en train de lui préparer les meilleurs filtres d'amour. Il finira par réussir un jour dans son entreprise. Alors qu'adviendra-t-il de vous tous ? C'est un prince moderne, qui se moque de vous, vieux masques.

— Si tu le permets petite chérie, je vais lui donner une bonne leçon, lança une grosse voix. Moi, j'étais la déesse de la foudre quand l'arrière-grand-père de cet avorton n'était pas encore né. Tant qu'une gentille petite fille comme toi m'aimera, j'aurai toujours assez de puissance pour détruire un palais.

— Si tu ne veux ni de son amour, ni de son mariage, dis-le moi clairement petite chérie, proposa un autre masque ; c'est un cousin à moi qu'invoquent ses sorcières. Moi-même j'ai encore assez de puissance pour jeter un mauvais sort à ce salaud, qui ne sait pas que dans ce pays il existe une personne qui m'aime vraiment. Je suis capable d'attirer toutes sortes de haines violentes sur sa tête.

— Moi, je suis encore capable de noyer tout son royaume, jusqu'à son palais, assura un autre masque. Je n'ai pas perdu tous mes pouvoirs de déesse de la pluie parce qu'une petite fille aussi gentille que toi m'aime beaucoup.

— Moi, il me suffira d'un geste pour brûler tout son royaume, promit un petit masque tout au fond de la case. Le soleil m'écoute encore un peu.

X OU LA BELLE INCONNUE

Il était une fois une fille. Qu'elle était belle ! Malheureusement pour les garçons, elle n'aimait que les masques. Il y en avait partout dans sa case : le long des murs, dans ses malles, par terre, sur le toit et jusque dans son lit. Dès qu'un jeune homme frappait à sa porte, les masques groagnaient : « Elle n'est pas là ! » Et s'il insistait, ils se montraient aux fenêtres en grimaçant pour lui faire peur. Quand elle sortait, les masques désignaient le plus beau d'entre eux pour l'accompagner : c'était un vieux masque sans âge, tordu à force de regarder méchamment tous ceux qui cherchaient à le voler, marqué par les cicatrices de son éternelle hantise de finir dans une boutique. Elle le trouvait très beau et la belle jeune fille était très heureuse de le porter sur son visage quand elle sortait. Des qu'elle rentrait tous les masques fêtaient son retour dans la joie en s'embrassant et dans tout le village, on entendait « Clac ! Clac ! » Ensuite ils dansaient, pendant que le vieux masque chantait :

Merci à tous ceux qui nous aiment, nous les masques.
Et qui, au lieu de nous cacher du soleil et du vent,
Nous protègent de la solitude et des pillages,
En empruntant jusque dans les rues nos visages.
Merci à tous ceux-là qui nous aiment vraiment ;
Parce qu'ils cherchent à nous faire oublier le temps des casques.

Oui, ils aimaient tous la belle petite fille. Il fallait les voir quand elle était triste ! Le plus joyeux des masques s'approchait aussitôt d'elle et lui disait : « Chérie, ne sois pas triste ; laisse-moi t'embrasser. Je te raconterai après une petite histoire et tu vas bien rire. »

Les autres masques cessaient de chercher un moyen de distraire la belle petite fille qui les aimait tant, parce que leur joyeux compagnon était toujours le plus fort pour trouver une histoire drôle.

Le roi commanda un uniforme à cent étoiles. Le mille-pattes dit : vous êtes loin du compte, majesté. Le roi lui présenta un uniforme à mille étoiles. Le mille-pattes dit : ça ne fera qu'une étoile par patte, c'est ridicule pour le chef de toutes les armées de la terre.

Alors le roi fit fouiller ses cinq continents, ses trois océans et son soleil pour en sortir un tas d'étoiles plus gros que les plus grosses montagnes. Le mille-pattes dit encore au roi : Ça vous fait combien d'étoiles ? Et le roi répondit : comment veux-tu que je le sache ? Je ne sais pas compter. *Ah ! Si vous aimiez bien quand vous ne vous intéressiez qu'aux étoiles d'étoiles*

Alors quand vous verrez passer Warwarane le mille-pattes Wolof sifflez d'admiration, allumez vos torches pour le saluer si vous voulez, mais n'essayez pas de le décorer. Sinon il se fera tout rond comme la terre pour s'entourer de rêves et d'étoiles.

Un petit rêve qui n'aimait compter que les étoiles dit un jour à un nuage : Que je t'envie toi qui contiens toutes les étoiles. Peux-tu monter pour me prendre. Le nuage monta et remplit le petit rêve d'étoiles de mer. Ce n'était qu'un nuage qui passait pour apprendre aux hommes à conter.

Le lendemain, la maladie de l'homme s'aggrava ; il dit à son ombre : « Hier, pour te faire plaisir, je suis resté dehors toute la journée ; aujourd'hui, je me sens très malade ; c'est probablement dû à un autre coup de soleil. Je ferais mieux de me reposer au fond de ma case. » Son ombre lui répondit : « Mon ami, veux-tu me voir mourir ? Tu sais bien je ne survivrai à aucune autre de tes absences. Je t'en supplie, ne m'abandonne plus, même pour une toute petite seconde. »

Le lendemain, l'homme d'une voix à peine audible dit à son ombre : « Je vais mourir si je ne me repose pas un peu au fond de ma case. Le soleil est en train de me tuer. » Son ombre lui répondit : « Si tu m'aimes vraiment mon ami, ne me parle plus d'un endroit où je ne pourrais pas te suivre. »

L'homme mourut et on le sépara définitivement de son ombre en le laissant reposer au fond d'un profond trou. Encore maintenant, l'ombre, par certaines nuits, rôde autour de la tombe de son ami. On raconte que c'est elle l'ancêtre de tous les fantômes.

— Qu'est-ce que tu penses de cette dernière histoire ? demanda l'homme à son ombre. Tu crois toujours que les ombres ont une conduite plus intelligente que la nôtre ?

— Ton histoire est un peu triste, fit l'ombre. Elle pourrait m'arriver à moi aussi, parce que je t'aime tellement que je me sens capable de commettre la plus grosse bêtise de ma vie pour empêcher qu'on nous sépare un seul instant.

— Je t'aime tout autant, avoua l'homme. J'ai justement entendu parler d'une ville où n'existe pas la nuit, où tu pourras me suivre même dans le fond des cases. Il y a partout de la lumière et tout le temps. C'est la ville idéale pour nous deux.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? s'écria l'ombre enthousiaste.

L'homme prit son ombre par la main et les deux amis inseparables s'en allèrent vers la ville où la nuit n'existe pas.

Dès qu'ils aperçurent la ville, l'ombre s'arrêta, admirative, et dit à l'homme :

— Regarde mon ami. Regarde combien les maisons de notre ville sont belles et hautes.

— Et elles n'arrêtent pas de grandir. Il y en a même qui crévent les nuages, fit remarquer à son tour l'homme. Dépêchons-nous.

Dès qu'ils penetrerent dans la grande ville, l'ombre se sentit prise de malaise. Elle avait l'impression de devenir floue.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda l'homme. Tu as beaucoup maigri tout d'un coup. C'est peut-être à cause de la fatigue du voyage.

LES 2 FILS PARALLÈLES

Un jour, deux fils parallèles tombèrent amoureux l'un de l'autre. Ils décidèrent de se marier, mais à l'école, on leur avait enseigné que l'amour entre deux fils parallèles était impossible. Le maître leur disait souvent : « Ne soyez pas tristes ; il n'y a pas que des fils qui puissent être parallèles. Les montagnes le sont ; l'huile et le feu sont parallèles ; le chien et le chat le sont souvent aussi. Il existe même des hommes parallèles, comme le révolutionnaire et le réactionnaire, les militaristes et les pacifistes, etc. Consolez-vous en pensant que beaucoup d'êtres vivants et de choses partagent votre sort. »

La nuit, chacun dans son lit, les deux fils parallèles songeaient que leur vie et celle de beaucoup d'autres seraient merveilleuses si les hommes n'avaient pas inventé la définition du parallélisme.

— Est-ce qu'il est vraiment interdit de se toucher, quand on est parallèle ? finit par demander un fil.

— C'est ce que nous assurait notre maître, répondit l'autre fil.

— Et si on violait l'interdit, juste pour voir ce qui se passerait, reprit le premier fil en se levant pour se jeter dans les bras de son ami.

— C'est trop risqué, dit l'autre fil. Si nous voulons nous marier, il nous faut trouver une autre solution. D'ailleurs, je viens d'avoir une idée.

Le lendemain, les deux fils parallèles s'en allèrent consulter un grand devin.

— Vénérable devin, aidez-nous à nous marier ; nous nous aimons à la folie. À l'école, nous avons appris que deux fils parallèles ne doivent jamais se toucher.

Le grand devin ouvrit son grand livre rempli de toutes les prédictions de tous les devins du monde. Après mille jours de recherche, il le referma enfin avec un air de triomphe.

— Mes amis, j'ai une bonne nouvelle pour vous, dit-il aux deux fils parallèles. Ne désespérez plus, car je viens de voir que vous vous marierez « Demain ».

— C'est quand, Demain ? demandèrent les deux amoureux parallèles au grand devin.

— Demain, c'est Demain, répondit, embarrassé, le grand devin. Je sais seulement que Demain n'est pas aujourd'hui.

Les deux fils parallèles, déçus, s'en allèrent consulter un grand savant.

— Honorable savant, aidez-nous à nous marier. Nous nous aimons à la folie, mais nous avons appris à l'école que deux fils parallèles ne peuvent se rencontrer.

— Ce ne sont que des mots, ce que tu me racontes là, reprit l'arbre géant en sanglotant. Pour toi, c'est facile de tout supporter, puisque tu as des parents ; mais moi, je n'ai personne et aucun arbre n'ose m'approcher de peur d'être abattu. Cette terre, où je ne peux rencontrer aucun membre de ma famille, ne m'appartient pas. Je suis sûr qu'il existe un monde peuplé d'arbres comme moi ; c'est ce monde qu'il me faut. Dans ce monde-là, personne ne me traitera d'étranger, je ne me sentirai jamais abandonné. C'est pour cette raison que j'ai décidé de grandir un peu plus chaque jour.

Le grand et bel arbre dit adieu le matin à tous les petits oiseaux. « Il me faut retrouver ma vraie patrie, leur annonça-t-il. J'ai voyagé partout sur cette terre et je ne l'ai vue nulle part ; elle est certainement dans le ciel. Au lieu de pleurer, souhaitez-moi bonne chance, parce que de nos jours chacun n'est vraiment bien que chez soi. »

Il était une fois un arbre très grand, très gros et tout seul dans son coin ; il se sentait très malheureux parce que sur toute la terre, il était traité d'étranger par les hommes. Alors il décida de voyager à travers le ciel pour chercher sa patrie : la seule façon de voyager, pour un arbre, c'est de grandir. Il s'éleva, s'éleva. Lorsqu'il rencontra le soleil, il eut très chaud et certaines de ses branches moururent dans d'affreuses souffrances, mais il ne s'arrêta pas. Dans la vie, il faut savoir ce qu'on veut, et aller jusqu'au bout. C'est ainsi que l'arbre, au prix de nombreuses douleurs, continua à s'élever dans le ciel. Il dépassa le soleil ; il dépassa d'autres soleils, mais partout où il passait, on le montrait du doigt en disant : « Nous n'avons jamais vu un arbre aussi fou ; c'est certainement un étranger. »

Le grand et gros arbre continua de s'élever avec des sanglots de plus en plus violents, ce qui faisait dire aux anges qui le rencontraient : « Nous n'avons jamais rencontré un arbre qui pleure ; c'est certainement un étranger. »

Un jour, un enfant vint s'adosser au grand et gros arbre qui se cherchait une patrie dans le ciel. Et l'arbre tomba dans le ciel. Le vieux hibou, en le regardant disparaître parmi les étoiles, haussa les épaules : « Je lui avais conseillé de s'accrocher d'abord dans notre chère et bonne terre. Au fond, peut-être que c'était vraiment un étranger. »

— Partout où je suis passé jusqu'ici, on m'a toujours désigné du doigt parce qu'il n'existe nulle part un arbre qui me ressemble. J'ai envoyé mes branches dans toutes les directions, mais jamais elles n'ont rencontré l'ombre d'un parent ; et ce qui ajoute à mon chagrin, c'est que les autres arbres prétendent que je leur porte malheur. Je dois reconnaître qu'ils ont raison. Quand j'étais petit, je m'entendais bien avec eux tous, on jouait ensemble, nos branches s'aimaient, nous portions toujours le même deuil lorsque le vent, l'âge, les bestioles ou des haches tuaient l'un d'entre nous. Un jour, un homme est arrivé avec des tas de machines, il me choisit entre tous les autres arbres et attaqua toutes les parties de mon corps et c'est ainsi que pour mon malheur, il déclara à d'autres hommes : « Cet arbre est unique ; abatbez tous les autres pour éviter qu'ils ne l'étouffent. » Et depuis, ils coupent également tous ceux qui essayent de me tenir compagnie. Seuls, vous les oiseaux, continuez à me fréquenter, mais je crois qu'à mon âge, je dois d'abord rechercher mes parents, sinon je me sentirai toujours abandonné, comme un étranger sur la terre.

— Ne sois pas triste mon ami, dit le vieux hibou. J'étais un peu comme toi. Dans beaucoup de pays, nous autres hiboux sommes encore mal-traités ; on cherche à nous tuer et, quand nous ne mourons pas sous les coups, on nous jette au milieu du village pour que les enfants se moquent de nous avant que les femmes ne sortent avec leur pilon pour nous achever. On raconte que nous sommes des étrangers, des sorciers, des incarnations de mauvais esprits. Un de mes oncles a eu la folie de les croire ; il s'est envolé un jour pour chercher notre patrie et nous ne l'avons plus revu. C'est alors que nous avons compris qu'il n'existait pas une patrie pour les hiboux, une autre pour les hommes, une autre pour ceux-ci ou pour ceux-là. La terre nous appartient à tous et personne n'est étranger nulle part. Combien d'arbustes ai-je rencontrés, rabougris, abandonnés, brûlés par tous les soleils, battus par tous les vents, emprisonnés par les mêmes horizons et sous le même ciel, continuant à s'accrocher à leur terre, pour la fouiller de plus en plus profondément afin d'y déposer leurs goûts de la vie ? Si un jour, tu devais découvrir que tu es le seul de ton espèce, considère la terre comme ta mère, ton père, ta sœur, ton frère.

110

C'était un roi que tous ses sujets qualisaient de très sage parce que personne n'avait encore réussi à le chasser. Il réfléchit quelques instants avant de convoquer son meilleur bourreau et son meilleur mécanicien.

— Petit dromadaire, dit-il, je vais supprimer tous tes soucis. Bourreau, coupez-lui les quatre pieds et rasez sa petite bosse. Mécanicien, vous installerez à leur place quatre roues et une belle carrosserie. Mon fils aime les bolides. Et quand il saura que celui-ci ne marche qu'à l'eau, il sera infiniment heureux. Il faut reconnaître que l'essence coûte trop cher maintenant.

L'ÉTRANGER

Il était une fois un arbre, un très grand et très gros arbre. Il était tellement gros qu'il fallait des jours et des jours à un serpent pour faire le tour complet de son sût. Il était tellement grand que personne n'osait le comparer à un autre arbre ; d'ailleurs, les plus petites de ses branches avaient la taille d'un baobab.

Il était une fois un arbre très grand, très gros et tout seul dans son coin ; il n'avait pour camarades de jeux que les petits oiseaux qui venaient chanter dans ses branches le jour. Pendant la nuit, ils l'abandonnaient et l'arbre devenait triste. Il avait bien sûr eu l'idée de chasser la nuit de ses feuilles en installant partout dans ses branches de belles ampoules qui ressemblaient à de petits soleils. Mais tout cela n'avait pas duré bien longtemps, parce qu'un jour, les hommes commencèrent à venir faire toutes sortes de bruits dans les belles lumières, avec des appareils qui terrifiaient plus les petits oiseaux que la plus dense des nuits. Et dès que l'horizon déglutissait la grosse boule chaude de soleil que le bon Dieu l'oblige à garder dans sa gorge toutes les nuits pour le punir de son éternelle couardise devant tout ce qui cherche à l'approcher, les hommes s'en retournaient chez eux sans un mot de gratitude. Pire, ils s'écriaient : « Nous ne savions pas qu'un tel arbre existait sur toute la terre ; il doit être unique. » Quel besoin éprouvaient-ils de souligner qu'il serait toujours un étranger sur terre ?

C'est pourquoi l'arbre brisa tous ses petits soleils et décida de grandir, pour voir si à travers le vaste monde, il ne pourrait pas apercevoir un père, une mère, un frère, une sœur ou au moins un cousin. La seule façon pour un arbre de voyager, c'est de grandir.

Une nuit, un hibou l'entendit grandir.

— Que se passe-t-il ? lui demanda le hibou. Pourquoi cherches-tu à grandir ? Tu es déjà le plus grand et le plus gros arbre de la terre.

*« Je ne veux pas grandir
Les grands souffrent avant de mourir
Je veux rester un petit dromadaire
Pour jouer avec les petits princes de la
terre. »*

Quand il avait trop mal, il se couchait, la tête entre ses petites pattes sanguinolentes, et ses petites pattes en profitait pour grandir. Alors toute la journée il restait couché, de peur que les gens ne voient qu'il n'était plus un petit dromadaire.

— Petit dromadaire, allons danser, lui disait le fils de son maître.

— Je ne peux pas aujourd'hui, petit maître ; j'ai tellement dansé hier que j'ai encore mal aux pieds.

— Petit dromadaire, viens jouer avec nous, lui disaient les petites fleurs.

— Je ne peux pas, douces amies, j'ai tellement joué hier que j'ai encore mal aux pieds.

Le petit dromadaire qui ne voulait pas grandir vécut ainsi dans la souffrance et le mensonge, jusqu'au jour où une biche reçut ses confidences.

— Petit dromadaire, si tu ne veux pas grandir, fais comme moi, dit la biche. Cours, cours tout le temps. Ne t'arrête jamais. Tes pieds s'useront d'eux-mêmes sans douleur.

Le petit dromadaire se leva et commença à courir. Il ne tarda pas à trouver la ville trop petite pour son éducation physique. Alors il se mit à courir à travers tout le pays ; bientôt on ne vit plus que lui dans le royaume. Le roi dit à ses sujets :

— Allez me chercher ce dromadaire qui passe son temps à courir.

Lorsqu'on lui amena le petit dromadaire, le roi déclara :

— Petit dromadaire, on ne parle que de toi dans tout mon royaume ; cela n'est pas bon, car seul un roi doit être populaire. J'ai appris que tu aimes courir et que tu es infatigable à la course. Qu'est-ce qui te fait courir ?

Le petit dromadaire chanta :

*« Je ne veux pas grandir
Les grands souffrent avant de mourir
Je veux rester un petit dromadaire
Pour jouer avec les petits princes de la
terre. »*

LE PETIT DROMADAIRE

Il était une fois un petit dromadaire. Il avait perdu très tôt tous ses parents. En mourant son père lui avait confié : « Mon fils, j'ai passé toute ma vie à porter des fardeaux et des hommes ; j'en ai tellement porté que ma bosse est aplatie. J'ai passé toute ma vie à marcher ; j'ai tellement marché que mes pieds sont aplatis. Je suis fatigué de vivre. Pourtant, quand j'étais petit, la vie m'apparaissait si belle ! Je ne jouais qu'avec les fils du roi. »

Peu après, sa mère l'appela pour lui dire : « Mon fils, j'ai passé toute ma vie à porter des fardeaux et des hommes ; j'en ai tellement porté que ma bosse est aplatie et que je n'ai plus de reins ; j'ai tellement marché que mes genoux sont tout près de mes pieds. Seule la mort me délivrera de mes souffrances. Pourtant, quand j'étais petite, je ne jouais qu'avec les filles du roi ; c'est dans un palais que j'ai connu ton père. Si nous avions su, nous aurions refusé de grandir. »

Un autre jour, sa sœur le fit venir à l'entrée du cimetière des dromadaires ; il la trouva en train de gémir ; dès qu'elle le vit, elle rassembla ses dernières forces pour parler : « Petit frère, nos parents sont tous morts. Je dois les rejoindre. Mon maître m'a obligée hier à porter plus que je ne le pouvais. Tu vois que je n'ai plus de bosse, plus de pieds, plus de reins. Aujourd'hui, je me demande pourquoi je suis née dromadaire. Quand j'avais ton âge, j'étais heureuse de mon sort : je ne me promenais qu'avec les enfants du roi. « Si j'avais su, j'aurais refusé de grandir. »

Après avoir séché toutes ses larmes, le petit dromadaire décida de refuser de grandir. Mais quand on est petit, c'est très difficile de refuser de grandir ; les yeux ont envie de tout voir, les oreilles de tout entendre, le ventre de tout digérer, la tête de tout comprendre. Mais surtout les membres luttent pour contenter les yeux, les oreilles, le ventre, la tête ; alors, ils s'allongent, s'allongent...

Il était une fois un petit dromadaire qui refusait de grandir ; chaque soir, avant de se coucher, il frottait ses pieds contre une pierre afin de les user. Il les frottait, frottait ; ça lui faisait très mal et il serrait les dents pour ne pas pleurer. Le bruit des frottements réveillait parfois tout le quartier ; les gens et les chiens sortaient pour l'injurier. Alors il s'arrêtait un peu, mais, dès qu'ils retournaient se coucher, il frottait à nouveau de toutes ses forces ses pieds contre une autre pierre. Pour se donner du courage, il chantait :

— Ne te reproche rien mon ami, souffla l'ombre. C'est une ville construite par les hommes et il est bon de voir tout ce que crée l'homme. Ici la nuit n'existe pas, parce que le jour non plus n'existe pas. Tu te souviens de notre pays ? Son soleil si beau, si pur, ses petites étoiles si vivantes, si gaies, sa lune si douce...

L'ombre continua à parler de tout et de rien, pendant que l'homme la promenait tristement dans la grande ville au milieu d'inférnales bousculades. Elle ne se tut que pour mourir à l'heure où les grosses fumées et les hautes maisons reprenaient leur chasse au soleil.

L'homme ne se rendit compte de son malheur qu'en regardant ses bras : ils étaient vides. Les ombres sont très polies ; quand elles meurent, elles disparaissent discrètement.

La douleur de l'homme fut si grande qu'il se mit à crier et à pleurer à travers toute la ville. Mais personne ne l'écouta. Pour écouter, il faut s'arrêter, et dans la grande ville, il était interdit de s'arrêter. Il eut un instant l'idée de retourner vivre sous son soleil, ses étoiles, sa lune natale, mais que deviendrait-il sans son ombre ?

L'homme sécha ses larmes et commença à imiter tous ceux de la grande ville qui avaient perdu leur ombre : ne jamais s'arrêter pour ne pas se souvenir du bonheur d'un monde où tout est unique, le soleil, les petites étoiles, la lune et les ombres.

— Ne crois-tu pas mon ami, que toutes ces maisons si hautes et toutes ces fumées de machines autour de nous cachent le bon et vrai soleil ?

— Mais non ! s'exclama l'homme. Reposons-nous un peu et tu verras que tu iras mieux.

L'homme s'adossa à une boutique, son ombre affectueusement serrée entre ses bras. On le maudit, on l'injuria parce qu'il empêchait les gens de marcher très vite, et bientôt un policier vint menacer les deux amis.

— Peut-être que je me sentirai mieux la nuit, dit l'ombre en se relevant péniblement.

— Tu as raison, encouragea l'homme. Il paraît que la nuit, on voit ici mille soleils.

Lorsque la nuit tomba, l'ombre se sentit à nouveau prise de malaise. Chacun des mille soleils la tirait et elle se sentait déchirée.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda son ami. Tu as beaucoup changé tout d'un coup. C'est certainement à cause de la fatigue du voyage.

— Mon ami, c'est que toutes ces maisons si hautes et toutes ces fumées des machines autour de nous cachent les vrais et beaux diamants du ciel. Ne le crois-tu pas ?

— Mais non ! s'exclama l'homme. Reposons-nous un peu et tu verras que ça ira mieux pour toi.

Mais ils ne purent se reposer un seul instant. Partout où ils s'arrêtaient, un policier leur ordonnait de bouger pour ne pas gêner la circulation. L'homme prit son ombre dans ses bras et se mit à marcher dans la ville où n'existe pas la nuit.

— C'est de ma faute tout ce qui t'arrive, dit l'homme.

Notre monde repose sur nos définitions, fit l'illustre homme de sciences. Nous il n'existe pas de problème sans solutions.

Puis Le grand savant ouvrit son grand livre rempli de toutes les sciences de tous les savants du monde. Après mille jours de calculs, il leva la tête avec un air de triomphe.

— Mes amis, j'ai une bonne nouvelle pour vous, dit-il aux deux fils parallèles. Ne désespérez plus, car d'après mes calculs, vous pourrez vous marier « à l'Infini ».

— C'est quoi, l'Infini ? demandèrent les deux amoureux parallèles au grand savant.

— Mais l'Infini, c'est l'Infini, répondit, embarrassé, le grand savant. Je ne sais pas où il se trouve.

Les deux fils parallèles, déçus, s'en allèrent consulter un grand prophète.

— Votre Sainteté, aidez-nous à nous marier. Nous nous aimons à la folie, mais nous avons appris à l'école que deux fils parallèles ne doivent jamais se toucher.

Le grand prophète ouvrit son grand livre rempli de toutes les promesses de tous les prophètes du monde. Après mille jours de méditations, il se tourna enfin vers les deux fils parallèles avec un air de triomphe.

— Mes amis, ne désespérez plus, j'ai une bonne nouvelle pour vous. C'est au « Paradis » que vous pourrez vous marier.

— C'est où, le Paradis ? demandèrent les deux fils parallèles au grand prophète.

— Le Paradis n'est pas de ce monde, répondit, embarrassé, le grand prophète.

Les deux fils parallèles, déçus, s'en allèrent consulter deux rails de chemin de fer.

— Camarades, aidez-nous à nous marier. Nous nous aimons à la folie, mais nous avons appris à l'école que deux fils parallèles ne doivent jamais se marier.

Les deux rails laissèrent d'abord passer un train chargé de cris de joie. Après mille jours de secousses, ils purent enfin se faire entendre.

— Ne désespérez plus, les amoureux ; nous sommes un peu comme vous. Nous nous aimons depuis toujours. Dans les entrailles de la terre, nous ne nous séparons jamais. Quand les hommes sont venus, ils nous ont pris et nous ont placés côte à côte en nous interdisant de nous toucher. C'est très difficile pour nous de continuer à vivre ainsi, surtout en temps de chaleur, parce que ces moments-là nous rappellent tellement toutes nos étreintes passées au sein de la terre. Mais nous nous disons qu'il ne faut pas en vouloir aux hommes de nous avoir créés parallèles : ils n'ont jamais eu l'occasion, comme nous au début des temps, de s'embrasser tous ; ils sont nés parallèles et nous pensons qu'un jour, grâce à nous, ils pourront tous se rencontrer. Allez chez une pauvre ménagère

tombe. » Ils ne se séparaient qu'à midi, tout heureux, tout fatigués. L'homme sortait tristement du joli jardin qui était à l'ouest, impatient de revoir l'ombre de l'après-midi pour jouer à d'autres jeux. Quand l'ombre de l'après-midi arrivait, elle criait sur le pas de la porte : « Viens vite jouer avec moi dans le joli marigot qui est à l'est. Viens vite mon ami, avant que la nuit ne tombe. »

L'homme dit un jour à l'ombre du matin : « J'ai une très bonne amie ; ce serait agréable de jouer à trois. » L'ombre du matin lui répondit : « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Ton amie est mon amie. » L'homme dit le même jour à l'ombre de l'après-midi : « J'ai une très bonne amie ; ce serait formidable de jouer à trois. » L'ombre de l'après-midi lui répondit : « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Ton amie est mon amie. »

Le lendemain, l'homme réunit ses deux ombres et leur dit : « Mes chères amies, désormais nous jouerons à trois ; ce sera merveilleux puisque nous pourrons nous amuser tous ensemble du matin au soir. Par quoi commençons-nous ? » L'ombre du matin répondit aussitôt : « Allons dans le joli jardin qui est à l'ouest. » Et l'ombre de l'après-midi répondit : « Allons dans le joli marigot qui est à l'est. »

Et les deux ombres commencèrent à se disputer ; quand elles en vinrent aux mains, puis sortirent leur couteau, l'homme bien tranquille s'en alla, très malheureux, et devint un sorcier pour ne vivre que les nuits.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda l'homme à son ombre.

— Ton histoire prouve une fois de plus la bêtise de tes semblables, fit l'ombre. Pourquoi le type-bien-tranquille n'a-t-il pas essayé de séparer ses deux amies ?

— Il est très difficile de séparer deux amies armées de couteaux, reprit l'homme. Si mon histoire ne te plaît pas, je vais t'en raconter une autre... Il était une fois un homme et son ombre, ils s'aimaient beaucoup, exactement comme toi et moi. Un jour, l'homme tomba malade ; ce jour-là, il dit à son ombre : « Je crois que j'ai de la fièvre ; c'est probablement dû à un coup de soleil. Je ferais mieux de me reposer au fond de ma case aujourd'hui. » Son ombre lui répondit : « Mon ami, te souviens-tu de la seule fois où tu m'as demandé de t'attendre devant ta case ? Tu étais entré prendre nos sandalettes. Tu n'es pas resté longtemps, mais j'ai failli mourir de solitude. Je t'en prie, ne m'abandonne plus même pour une petite seconde. »

LES CITADINS

Un homme et son ombre naquirent ensemble ; personne n'en fut étonné. En ce temps-là, les accoucheuses avaient déjà tout vu. Depuis des enfants à deux têtes jusqu'aux vieillards sans tête.

Ils grandirent heureux, inséparables, dans un désert où le soleil nageait chaque jour dans un merveilleux lac de lumière qu'il éteignait toutes les nuits pour admirer les feux des petits diamants accrochés si haut.

L'homme aimait raconter toutes sortes d'histoires à son ombre. Ainsi ni l'un ni l'autre ne se sentait jamais seul dans ce grand désert. Ils aimaient bien tous les deux le soleil, les étoiles et la lune qui lesaidaient à rester ensemble. Dans ce désert, il y avait toujours un soleil, une étoile ou une lune qui brillait bien fort, parce que tous aimaient les deux amis. Des amis inséparables, ils en voyaient si peu dans le vaste monde !

L'homme dit un jour à son ombre : « Je vais te raconter une histoire. Il était une fois un homme très pauvre et très bête, tellement bête que... enfin écoute. Un jour, il rencontra un riche et lui demanda : « Mon frère, comment as-tu fait pour être si riche ? » Le riche lui répondit : « J'ai suivi un matin mon ombre et elle m'a conduit dans un pays où il suffit de se baisser pour ramasser de l'or. » Le pauvre, le lendemain, se leva de très bonne heure et se mit à suivre son ombre. Il marcha toute la journée sans répit et ne s'arrêta qu'à midi, parce qu'il voyait bien que son ombre était si fatiguée qu'elle était devenue toute petite. Après qu'ils se furent reposés, l'homme se leva et donna le signal du départ. « Dépêche-toi ! Dépêche-toi ! Conduis-moi vite vers ce pays rempli d'or », cria tout l'après-midi l'homme à son ombre. Quand le soir tomba, l'homme se retrouva devant sa pauvre case. »

— Comme vous êtes bêtes, parfois, vous autres les hommes, dit l'ombre en s'esclaffant.

— Ne te moque pas trop de nous, répondit l'homme. Il arrive aussi que vous, les ombres, vous vous montriez très bêtes. Tu verras quand je te raconterai cette histoire... En ce temps-là vivait un homme bien tranquille ; il se levait avec le soleil et se couchait en même temps que lui. Son seul bonheur était de retrouver en bonne santé son ombre du matin et son ombre de l'après-midi. Il fallait les voir jouer ensemble ! Dès qu'il se levait, l'ombre du matin qui l'attendait sur le pas de la porte lui disait : « Viens vite jouer avec moi dans le joli jardin qui est à l'ouest. Viens vite avant que ma nuit ne

Quand ils eurent fini, le vendeur leur dit :
Pour rien, vous vous êtes enrichi.
HI ! HI ! HI ! HI ! HI !
Mais je suis un commerçant avant tout, n'est-ce
pas ?
HA ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA !
Alors voici :
HI ! HI !
J'ai collé une bombe à tous vos achats.
HA ! HA !
Elles éclateront pour un HA ou pour un HI,
Tant que vous ne réglerez pas vos crédits.

Ils acceptèrent et s'en allèrent tout heureux
s'installer dans un coin gentil,
Avec leurs épouses, leurs bijoux, leurs boas et
leur pays.
Pour désarmercer les bombes,
Ils commencèrent par creuser d'énormes tombes.
Après, ils donnèrent à leurs épouses les bijoux
Et aux boas les heureuses, avant d'enterrer le tout.

Cette partie de l'histoire est remplie de silence.
L'âne et l'homme croyaient enfin à leur chance.
Dans leur grand et beau pays ils se couronnerent
de tous leurs titres.
Et personne n'était là pour les traiter de pitres.
Ils vécurent heureux mais pas pour longtemps,
Car ils ne pouvaient dire ni HI ni HA comme
avant.
A quoi peuvent servir tous les titres de la terre,
Si l'on est obligé de se taire ?

Cette partie de l'histoire est remplie de bruits.
Ils retournèrent en ville avec sous le bras leur
pays.
« Les voici encore nos deux A. » s'écrierent les
gens.
Et il coururent avertir leur roi, le grand
marchand ;

Le grand marchand devenu roi leur dit :
Ne vous affolez pas, je sais de quoi ils ont envie.
Ce sont mes esclaves comme vous,
Parce qu'eux aussi me doivent beaucoup.
On va bien rire quand ils seront là.
HA ! HA ! HA ! HA !
D'ailleurs les voici
HI ! HI ! HI ! HI !
Et toute la ville explosa

LA BOMBE

Il était une fois un homme ;
Il ne savait dire que HI ! HI !
Etais-il bégue, en fête,
Ou tout simplement bête ?
Il se faisait appeler l'Ane des poètes,
Il aimait beaucoup les titres.

Il était une fois un âne ;
Il ne savait dire que HA ! HA !
Etais-il bégue, en fête,
Ou tout simplement bête ?
Il se faisait appeler le Poète des ânes,
Il aimait beaucoup les titres.

Ils se rencontrèrent et devinrent de grands amis.
HI ! HI ! HI ! HI ! HI ! HI !
On les voyait partout ensemble en tout cas.
HA ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA !
Ils ne se querellaient que quand l'Ane des poètes
essayait de monter sur le Poète des ânes.
HI ! HA ! HI ! HA ! HI ! HA ! HI ! HA !

Partout où ils passaient on entendait de plus en
plus souvent : HI ! HA !
Et les gens disaient : voici nos deux A.
Partout où il passaient on entendait de plus en
plus souvent : HA ! HI !
Et les gens disaient : qui peut nous débarrasser
de leurs Cris ?
Un marchand promit : moi je peux faire
disparaître ces bêtes ;
Il suffit de leur coller sur le dos une bonne dette.

Un jour, un vendeur les appela et leur dit :
Je vous donne tout ce que vous voulez à bon
prix.
HI ! HI ! HI ! HI ! HI ! HI !
Allez ! Venez choisir dans le tas.
Allez ! Ne restez pas baba.
HA ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA ! HA !

Ils firent toutes sortes d'achats :
Des bijoux et même des boas.
HA ! HA ! HA ! HA ! HA !
Ils prirent encore un pays,
Des épouses et tout cela à crédit.
HI ! HI ! HI ! HI ! HI !

— Ne vous en faites pas, dit tranquillement le vieux coq. Si les gens ne tiennent pas leurs promesses, leurs enfants les obligeront à les tenir. Ils n'oublieront jamais le jeu de l'Alphabète. De mon côté, je me paierai du bon temps avec les poules promises, avant ma mort qui est proche.

Le lendemain matin, les gens vinrent prendre le vieux coq pour le marier à toutes les poules de la ville.

Un mois passa. Curieux, les gens s'en allèrent voir si leurs poules avaient commencé à pondre les merveilleux œufs promis. Ils virent le vieux coq tout heureux, couché parmi les plus belles poules. Il dit aux gens : « Revenez le mois prochain. » Quand ils revinrent à la date fixée, le vieux coq, toujours couché parmi d'autres belles poules, leur dit encore : « Revenez le mois prochain. »

Un jour, un étrange cortège funèbre traversa la ville. Il n'était composé que de poules qui pleuraient et d'enfants qui chantaient tristement :

UN ! DEUX ! Il est mort, notre bon instituteur.

UN ! DEUX ! Il sera pour toujours dans notre cœur.

Chaque soir, les petits enfants se réunissent autour du petit planton pour qu'il leur raconte le joli conte du vieux coq qui leur a inventé le jeu de l'Alphabète. En écoutant le petit planton parler, ils caressent à tour de rôle la brave petite poule, et le petit planton continue à raconter d'autres histoires que lui chuchote dans l'obscurité le vieux coq. En raccompagnant leurs petits amis, le petit planton et la brave petite poule leur chantent.

UN ! DEUX ! Il n'est pas mort le vieux coq de l'Alphabète.

UN ! DEUX ! Il vous attend avec d'autres histoires bêtes.

— Peuh ! dit le vieux coq, qu'est-ce qu'une poule peut faire si ce n'est cacqueter ou pondre de vulgaires œufs qui donneront d'inutiles petits poussins ? C'est de moi seul que viennent les petits poussins enchanteurs qui ont encouragé vos enfants à apprendre l'alphabet dans la joie. Donnez-moi toutes vos poules et je leur ferai pondre de quoi écrire un livre de contes, le plus admirable qui puisse être. Mais je pose deux conditions à la réalisation de votre souhait ; je suis très vieux et il est normal que je prenne quelques précautions pour garantir la sécurité des miens, n'est-ce pas ? D'abord, vous allez jurer qu'aucun d'entre vous ne menacera plus de licenciement mon pauvre maître pour un oui ou pour un non. C'est un homme pauvre, mais son cœur déborde d'amour pour les bêtes.

— C'est juré, répondirent en chœur les gens.

— Ensuite, vous promettrez que quoi qu'il arrive, vous ne toucherez pas à ma brave petite poule. Je lui dois tant !

— C'est promis, répondirent en chœur les gens.

— C'est bien, conclut le vieux coq. Envoyez-moi toutes vos poules demain, et je leur ferai pondre le plus beau des livres de contes.

Dès que les gens sortirent, le petit planton s'en prit à son vieux coq.

— Tu vas nous attirer des histoires, gronda-t-il. Tu sais que tu es même incapable de pousser un « *Cocorico* » correct. Tout cela finira mal, je le sens. Si au moins tu avais eu l'intelligence de me laisser répondre, ou de laisser répondre ta brave petite épouse !

— Qu'auriez-vous répondu ? s'emporta à son tour le vieux coq. Qu'il est impossible d'écrire tout un livre de contes avec des mots composés uniquement de poussins ? Ma brave petite épouse est formidable, mais il lui serait impossible de passer toute sa vie à pondre sans arrêt des œufs douloureux. En leur avouant la vérité, tout le monde aurait oublié le bien que nous avons fait à leurs enfants ; dans le meilleur des cas, on nous aurait gardé rancune.

— Alors, que nous proposes-tu ? demanda la brave petite poule.

— Je suis vieux, répondit le vieux coq. Si vieux que je suis incapable tout seul de vous réveiller, maître. Si vieux que vous ne pouvez même pas me manger. Si vieux qu'il m'a fallu une épouse miraculeuse pour me faire considérer des autres poules. En fait, sans vous deux, je ne suis rien. C'est pourquoi j'ai menti pour vous être utile.

— Et si l'on découvrait ton mensonge ? demanda le petit planton.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, disait le vieux coq après chaque poignée de main. Vous allez voir ce que vous allez voir. »

Le vieux coq aligna tous ses enfants par ordre alphabétique et donna le signal de leur première promenade à travers la ville, en leur faisant chanter :

UN ! DEUX ! Nous sommes de petits poussins savants.

UN ! DEUX ! Venez lire avec nous, les enfants.

Bientôt tous les petits enfants de la ville abandonnèrent leur jeu pour suivre le joyeux défilé. Et le vieux coq chantait :

UN ! DEUX ! Récitez votre alphabet.

UN ! DEUX ! Ne restez pas bouche bée.

Ceux qui se trompaient dans leur récitation prenaient aussitôt dans le défilé la place du poussin de la lettre oubliée. Et toute la journée, on n'entendit plus que ce refrain :

UN ! DEUX ! Venez jouer avec nous à l'Alphabète.

UN ! DEUX ! C'est le jeu d'un vieux coq qu'on croyait bête.

Le lendemain, tous les petits enfants connaissaient leur alphabet. Leurs parents s'en allèrent voir le petit planton en chantant :

UN ! DEUX ! L'Alphabète est un jeu tellement drôle.

UN ! DEUX ! Pour nos enfants c'est la meilleure école.

— Nous sommes très contents de vous, déclarèrent-ils au petit planton. Vous avez une petite poule formidable qui fait des miracles. Grâce à ses poussins en forme de lettres alphabétiques, tous nos petits ont pris goût à la lecture. Pouvez-vous lui demander d'écrire pour eux un petit livre de contes, avec d'autres poussins aussi intéressants que les premiers ?

Avant que le petit planton ne réponde, son vieux coq prit la parole.

La brave petite poule donna un enfant qu'elle nomma *Rico* ; elle le rendit très taquin et chaque jour, à l'heure où le vieux coq tant bien que mal, disait bonjour au soleil, elle le poussait dans les pieds de son père. Alors on entendait « *Coco-Rico* ! arrête de me chatouiller. » Bientôt ce ne fut plus qu'un superbe « *Cocorico* ». Et le petit planton comme tous les petits plantons réapprit à se planter à l'heure devant la porte du bureau de son patron et ne fut plus menacé de licenciement.

Cocorico ! Il était une fois une brave poule. Elle était si brave qu'elle décida de transformer la vie de son vieux mari.

— Mon cher, lui dit-elle un jour, j'entends parfois les poules des autres basses-cours se moquer de moi : elles racontent que tu es trop vieux, que tu n'as même plus de plumes au derrière.

— Laisse-les bavarder, l'interrompit son époux. Une poule, c'est fait pour cela. Tu as déjà fait beaucoup pour moi. Notre fils Rico est un bon petit et grâce à toi notre maître ne me donne plus de coups de pieds au derrière. Tout va bien entre nous ; alors que cherches-tu de plus, ma petite poule adorée ?

— Je me sens capable de faire mieux, répondit la brave petite poule.

— Fais comme tu veux, dit le vieux coq. Pourvu que tout cela se termine bien.

Et la brave petite poule commença à pondre l'alphabet. Le premier œuf : A. Le deuxième œuf : B. Certains œufs à cause de leur forme la firent drôlement souffrir. Mais des œufs alphabétiques, c'est tellement extraordinaire que ça mérite quelques douleurs.

Quand l'œuf Z fut enfin pondu, une petite révolution éclata dans les autres basses-cours. Les poules traitèrent de tous les noms leur mari qui ne pouvaient leur donner que de vulgaires œufs qui ne ressemblaient à aucune lettre ; elles commencèrent à regarder d'un œil envieux la brave petite poule, puis à faire des œillades au vieux coq. Et le vieux coq se sentit brusquement rajeunir. Il fallait le voir marcher ! Il faisait de grandes enjambées souples, s'arrêtait brusquement et, mine de rien, bombait exagérément la poitrine, le cou bien dressé, le regard viril.

Tout cela n'était rien. Le jour où, de merveilleux œufs, sortirent de gentils et merveilleux poussins alphabétiques, il ne put se retenir de chanter l'alphabet, de concert avec sa brave petite épouse. Toute la ville accourut pour écouter ce fantastique duo. Quand le poussin en forme de Z pointa enfin sa mignonne petite tête, on applaudit et on se bouscula pour féliciter le

LA JOUE

Pour qu'il redescende sur terre,
On lui dit un jour :
Le dernier prophète est ici, plein d'amour
Pour toi aussi qui es son frère.
Il répondit : « je m'en fous ».

On lui dit encore :
On regrette tout le mal qu'on t'a fait ;
C'est toi le plus fort.
Reviens et faisons la paix.
Il répondit : « je ne suis pas fou ».

Pour qu'il entende bien, on lui cria avec un
micro :
A présent tous les hommes s'aiment ;
Maintenant nous sommes tous égaux ;
Chacun fait ce qui lui plaît sans aucun problème.
Et si tu as quelque chose à nous reprocher,
C'est bientôt le jour du Jugement dernier.

Il répondit : Arrêtez vos histoires ;
J'en connais une qui pourrait tenir dans votre
mouchoir.
Je vais vous la raconter, mais elle est si moche !
Je suis sûr que vous vous dépêcherez de
l'enfermer dans votre poche.

Il était une fois une pauvre femme ;
En vérité c'était une belle dame ;
Elle avait beaucoup de soupirants,
Mais elle n'aimait que les enfants.
Voici ce que lui disait sa maman :

Ton époux sera un arracheur de dents ;
Pour rendre heureux un époux,
Il faut apprendre à lui tendre, l'une après l'autre,
ses joues.
L'arracheur de dents l'abandonna quand elle fut
édentée
Après lui avoir fait un gros bébé.

Quand le bébé pleurait pour réclamer son
biberon
Elle chantait je l'ai bu ; dépêche-toi d'être un
grand garçon.
Quand le bébé pleurait pour réclamer un bout de
sein,
Elle chantait : je l'ai tété ; je n'ai plus de dents
pour manger même un morceau de pain.

Cette sainte, devenue maudite, était ma mère ;
Je vous en voudrai toujours pour notre misère
Votre univers m'écoûre trop ;
D'ailleurs je me sens très bien là-haut

Il remonta au ciel les mains et les poches vides. Fatigué de marcher, il arriva à nouveau au joli village et décida de s'y arrêter ; il frappa à la porte de la quatrième maison.

— Qui êtes-vous ? lui demanda une voix.

— Je suis un étranger, lui répondit l'homme. Pouvez-vous m'accorder l'hospitalité ?

Dès que la porte s'ouvrit, il se crut au paradis.

— Le vrai paradis est encore très très loin, dit son hôte. C'est pour cette raison que j'ai construit cette maison de repos.

— Comment avez-vous fait ? demanda l'homme. Moi, j'ai tout essayé : pour ramasser des cailloux, j'ai été successivement un roi méchant déchu, un pauvre type, un grand indifférent ; mais à chaque fois, je me suis retrouvé dans le ciel les mains et les poches vides. Dans ma première vie terrestre, j'ai même été un type comme il y en a des millions. Que me reste-t-il à faire, à votre avis, pour avoir la possibilité de bâtir ma propre maison de repos, sur l'incommensurable route qui conduit à notre créateur ?

— Pour ma part quand j'étais sur terre, je me suis contenté de ramasser les cailloux que j'ai failli jeter à un moment ou un autre contre les autres hommes. Vous pouvez redescendre sur terre et faire comme moi. En tout cas à ma mort, j'avais suffisamment de cailloux pour me construire ici un château si je l'avais voulu. Très peu d'hommes songent à mettre de côté les vrais cailloux de la terre ; ils passent leur temps à les pétiner sans s'en apercevoir comme les pauvres types ou, quand ils les voient ils s'en emparent pour cogner leurs prochains comme les rois méchants ; ou encore ils laissent les hommes se lapider entre eux pour être les seuls à en profiter, comme les grands indifférents.

— Justement c'est ce que votre voisin m'avait conseillé de faire, dit l'homme : ramasser tous les cailloux que les hommes se lançaient.

— Il a dû oublier de vous préciser qu'il était un grand pacificateur quand il vivait sur terre, reprit son hôte. Dès qu'un caillou tombait, il courait le ramasser et le cachait afin que personne ne s'en serve contre son frère ; c'était une mauvaise idée de jouer au grand indifférent. A présent, il faut qu'on se quitte parce que j'ai repris suffisamment de forces pour démenager ailleurs avec mes cailloux.

— Comment avez-vous fait pour construire un aussi joli village dans le ciel ? demanda l'homme.

— Pour ma part, quand j'étais sur terre, je me suis contenté de ramasser tous les cailloux que les hommes me jetaient. A l'appel du Bon Dieu, comme je savais que son palais est trop éloigné, je les ai emportés avec moi pour bâtir cette maison de repos.

— Est-ce que je peux me reposer un peu avec vous ? demanda l'homme. Je suis très fatigué.

— Je regrette, mon ami ; j'ai décidé de poursuivre mon voyage dès demain, puisque j'ai repris toutes mes forces. Dans quelques instants, je casserai tout, je ramasserai à nouveau mes cailloux pour me construire une autre maison quand je serai fatigué. La route est si longue avant de voir le Bon Dieu ! Je peux cependant vous donner un bon conseil : bâtissez votre propre maison : ce n'est pas la place qui manque ici.

— Je n'ai aucun caillou dans la poche, dit l'homme. Quand j'étais sur terre, je n'ai jamais pensé à ramasser quoi que ce soit. Si j'avais su !

— Il n'est pas trop tard, reprit son hôte. Redescendez sur terre et veillez, cette fois-ci, à conserver précieusement chaque caillou qu'on vous jettera. Ils vous seront très utiles pour le grand voyage.

L'homme redescendit aussitôt sur terre en se disant : « Il faut que je trouve le moyen de ramasser le plus grand nombre possible de cailloux ; ainsi, chaque fois que je serai fatigué, je me bâtirai dans le ciel la plus grande et la plus belle des maisons. »

Lorsque l'homme retourna sur terre, il prit la forme d'un méchant roi déchu et tout le monde vint le lapider. Il ramassa le premier caillou, il ramassa le deuxième, il ramassa le millième. Le mille et unième caillou le tua.

Il remonta au ciel, les mains et les poches vides parce que le plus petit des cailloux qu'on lui avait jeté était plus lourd qu'une montagne. Fatigué de marcher, il arriva au joli village et décida de s'y arrêter ; il frappa à la porte de la deuxième maison.

— Qui êtes-vous ? lui demanda une voix.

— Je suis un étranger, lui répondit-il. Pouvez-vous m'accorder l'hospitalité ?

La porte s'ouvrit. Il vit que dans cette maison, tout respirait la paix et le bonheur.

— On se croirait au paradis, dit l'homme.

— Le paradis est pourtant très loin, répondit son hôte.

— Comment avez-vous fait pour construire un aussi joli village dans le ciel ? demanda l'homme.

LA MONTAGNE

Il était une fois un homme qui n'était ni grand, ni petit, ni beau, ni vilain, ni blanc, ni noir, ni pauvre, ni riche. C'était un homme qui n'avait rien de remarquable, comme presque tout le monde et, comme presque tout le monde, il ne disait rien quand on décidait de son bonheur ou de son malheur. D'ailleurs, il aurait été incapable de se plaindre, puisqu'il ne savait pas s'il était heureux ou malheureux. Un jour cependant, il ramassa des cailloux et les lança dans le ciel. En vérité, c'était seulement pour se distraire, car, quand on ressemble à tout le monde, que personne ne s'intéresse à vous parce que vous n'avez rien de remarquable, arrive le jour où l'on a envie de faire quelque chose de remarquable.

Ce jour-là, un des cailloux lancés tomba aux pieds du Bon Dieu et le Bon Dieu convoqua l'homme pour lui demander les raisons de son apparente révolte.

Il était une fois un mort ; il n'était ni grand, ni petit, ni riche, ni pauvre. C'était un mort qui n'avait rien de remarquable, comme presque tous les morts et, comme pour presque tous les morts, on pleura un peu et on l'oublia beaucoup. Il ne s'en plaignit pas, préoccupé comme tous les morts par la convocation du Bon Dieu. Tout le monde sait que le ciel est très vaste ; il est si vaste qu'il faut une éternité pour le traverser jusqu'au trône divin. C'est pour cette raison qu'aucun mort n'a encore eu le temps de retourner sur terre.

Les fossoyeurs n'avaient pas fini de fermer sa tombe que l'homme courait déjà dans le ciel. Il dépassa la lune sans s'arrêter ; il dépassa d'innombrables étoiles sans s'arrêter ; il dépassa même des morts, morts bien longtemps avant lui, et qui commençaient à se fatiguer. Tout le monde sait que le ciel est vaste.

Un jour il arriva dans un beau petit village. L'air y était si doux, les arbres si parfumés, les maisons si accueillantes qu'il décida d'y prendre un peu de repos. Il frappa à la porte de la première maison.

— Qui êtes-vous ? lui demanda une voix.

— Je suis un étranger, lui répondit l'homme. Pouvez-vous m'accorder l'hospitalité ?

La porte s'ouvrit. Il vit que dans cette maison, il aurait pu être le plus heureux des hommes.

— On se croirait au paradis, dit-il. Il ne manque rien, dans votre maison.

— Ce n'est pas le paradis, ici ; il faut encore marcher très longtemps avant d'y arriver, lui répondit son hôte.

Venez assister à un merveilleux duo de lamentations,

C'est moins cher que d'aller jusqu'au mur des lamentations,

Et puis ici, nous nous lamenteurons pour chacun d'entre vous.

Ecoutez-nous un peu :

J'ai besoin d'une amie,

J'ai besoin d'un enfant,

J'ai besoin d'eaux propres,

J'ai besoin de paix.

Personne ne vint, bien sûr.

Un lamentin qui se lamente,

Il n'y a là rien d'extraordinaire.

Venez assister à un merveilleux duo de lamentations,

Les lamentations de mon lamentin, ce n'est rien,

Ecoutez-moi un peu :

« La vie a été injuste envers moi,

Mes enfants m'ont abandonné,

Ma femme est partie avec un autre,

Mon patron m'a licencié,

J'ai un cancer quelque part. »

Qui n'a vu un homme avec au moins un de ces maux ?

Personne ne vint, bien sûr.

Un homme qui se lamente,

Il n'y a là rien d'extraordinaire.

Mais le lamentin n'avait jamais entendu un homme se lamente ;

Il n'y a là rien d'extraordinaire.

Les hommes ont toujours fait la guerre aux lamentins,

Et notre lamentin croyait que tous les hommes sont heureux.

C'est pourquoi le lamentin commença à pleurer.

Ses larmes faisaient un bruit de ruisseau sur des galets.

Et les gens dirent : Voici un lamentin extraordinaire.

Il pleure comme chantent les petits oiseaux.

Où sont tous nos petits oiseaux ?

Les gens remplirent le cirque

Et l'homme devint rapidement très riche.

Alors il fit venir de nombreux journalistes pour leur déclarer :

Ayez pitié de mon lamentin,

Occupez-vous de lui ; moi à présent, j'ai beaucoup à faire.

Il peut vous rendre très riches ;

Je vous assure que c'est un lamentin qui se lamente. »

Un lamentin se lamentait,

Il n'y a là rien d'extraordinaire.

Nourrice, où est ma mère ?
Petit prince, elle est morte.
Nourrice, de quoi est-elle morte ?
Petit prince, ton père l'a tuée pour avoir bu
l'eau de son puits.
Nourrice, je me laverai dans un instant les
mains dans son sang ;
Dans ce royaume il y a un roi de trop.

— Que dit mon fils ? cria le roi à la vieille
servante.
— Il voudrait que vous arrêtez de bouger et
que vous tendiez bien le cou.

Le prince leva bien haut son sabre. Et la tête
du vieux roi roula à terre. Le prince descendit de
son cheval et se lava les mains dans le sang du
roi en chantant :

Nourrice, où est mon père ?
Petit prince, il est mort.
Nourrice, de quoi est-il mort ?
C'est son fils qui l'a tué pour l'avoir vu faire
souffrir son peuple.

LE LAMENTIN

Un lamentin se lamentait,
Il n'y a là rien d'extraordinaire.
C'est pourquoi ce lamentin se lamentait.
D'abord, c'est quoi un lamentin ?
Une question extraordinaire !
Qui en a vu ?

Un lamentin se lamentait
J'ai besoin d'une amie,
J'ai besoin d'un enfant,
J'ai besoin d'eaux propres,
J'ai besoin de paix
Qui n'en a besoin ?
C'est pourquoi personne n'écoutait le lamentin.

Un homme l'entendit se lamenter ;
Il s'arrêta parce qu'il n'avait rien d'autre à faire.
Il s'arrêta parce qu'il n'avait jamais vu un
lamentin.
Il s'arrêta parce qu'il croyait être le seul à se
lamenter.
Alors il prit le lamentin qui se lamentait,
Et construisit un cirque où ils se lamentèrent
tous les deux.

Nourrice, où est ma mère ?
Petit prince, elle est morte.
Nourrice, de quoi est-elle morte ?
Petit prince, ton père l'a tuée pour avoir bu
l'eau de son puits.
Nourrice, je me laverai bientôt les mains
dans son sang ;
Dans ce royaume il y a un roi de trop.

— Que dit mon fils ? demanda le roi à la
vieille servante.

— Mon roi, le prince voudrait que vous lui
donniez un bon cheval, un sabre bien tranchant
et que vous vous rencontriez au milieu de tout le
peuple. Il a appris beaucoup de choses à
l'étranger et aimeraient vous prouver qu'il est
digne de vous succéder.

— Il aura mon meilleur cheval et mon sabre
le plus tranchant, et je ferai défricher le plus
grand terrain de mon royaume pour que tout le
peuple vienne l'admirer. Dites-lui également que
je suis déjà fier de lui. Tout sera prêt pour
demain.

Des milliers de captifs firent résonner les
tambours royaux pour annoncer l'événement,
pendant que d'autres milliers d'esclaves défrichai-
aient et abattaient des arbres.

Le lendemain, devant tout le peuple assemblé,
le prince s'avança vers son père sur un
magnifique cheval, avec au bras un sabre
étincelant. Il chantait :

Nourrice, où est ma mère ?
Petit prince, elle est morte.
Nourrice, de quoi est-elle morte ?
Petit prince, ton père l'a tuée pour avoir bu
l'eau de son puits.
Nourrice, je me laverai aujourd'hui les
mains dans son sang ;
Dans ce royaume il y a un roi de trop.

— Que dit mon fils ? demanda le roi à la
vieille servante.

— Il vous demande de vous arrêter au milieu
de la place.

Le roi courut s'arrêter au milieu de la place.
Aussitôt le prince commença à faire danser son
cheval et son sabre autour de son père. Tout le
peuple applaudit. Le roi abandonna toute dignité
pour trépigner de joie comme tout le monde. Et
le prince chantait :

Alors les gardes lui donnèrent à boire.
Dès que le roi revint de la guerre, il alla inspecter son puits et vit que la coque d'arachide avait bougé.

— Qui a osé toucher à l'eau de mon puits pendant mon absence ? gronda-t-il.

— C'est votre épouse, lui répondirent les gardes. Elle mourait de soif et nous avons vu qu'elle était en état de grossesse.

Le roi fit aussitôt décapiter ses gardes. Ensuite, il éventra la reine. Elle lui donna un fils qu'il confia à une servante, puis il s'occupa, comme tout bon roi, des affaires de guerre et de paix autour et à l'intérieur de son vaste royaume.

Il était une fois un petit prince qui pleurait beaucoup. Quand il pleurait, sa nourrice lui chantait :

Ne pleure pas, mon beau petit prince.
Si ta mère était ici, elle serait très heureuse.
C'est ton père qui l'a tuée ;
Si elle était ici, tu serais très heureux.

Un des sages conseillers du roi vint le voir un jour et lui dit :

— Mon roi, on entend souvent la nourrice de notre petit prince lui chanter une berceuse dans une langue que personne ne comprend. Ce n'est pas bon.

— Ne vous occupez plus de l'éducation de mon fils, lui répondit le roi.

Le petit prince devint un grand garçon qui aimait chanter avec sa nourrice cette chanson :

Nourrice, où est ma mère ?
Petit prince, elle est morte.
Nourrice de quoi est-elle morte ?
Petit prince, ton père l'a tuée pour avoir bu l'eau de son puits.
Nourrice, un jour, je me laverai les mains dans son sang ;
Dans ce royaume il y a un roi de trop.

Le roi fit venir la servante et lui demanda :

— Que dit la belle chanson que vous chantez tout le temps avec mon fils ?

— Mon roi, il chante son désir d'aller à l'étranger pour étudier.

— Je l'enverrai fréquenter la meilleure école, lui assura le roi.

— Mon roi, il n'est pas bon d'envoyer le prince étudier à l'étranger, fit un sage conseiller. Il y apprendra une langue que nous ne comprenons pas.

— Ne vous occupez plus de l'éducation de mon fils, menaça le roi.

Et le petit prince fut envoyé très loin de son royaume et pendant très longtemps. A son retour, dès l'aéroport, il recommença à chanter :

On lui répondit : tout a changé depuis votre départ ;
Même du soleil chacun a désormais sa part.
On a également résolu le problème des joues depuis longtemps ;
Redescends et tu pourras t'en rendre compte facilement.
Les mères ont toutes leurs dents,
Leurs bébés ne pleurent plus inutilement.
Tu verras d'autres choses merveilleuses,
Parce que nous avons mis toutes nos différences en veilleuse.
L'homme atterrit avec sa soucoupe volante unique ;
On la confisqua et on enferma l'homme dans un hôpital psychiatrique.
Ensuite, on lui fabriqua des dents en acier,
Et on lui donna des os à croquer.

KIF-KIF

Un jour, un roi eut l'idée de boucher tous les puits de son royaume, à l'exception de celui qu'il possédait dans le palais. Tous ses sujets devinrent aussitôt très soumis. Ceux qui cherchèrent à le chasser moururent rapidement de soif. Il régna longtemps sur un royaume si paisible que son voisin en fut jaloux et lui déclara la guerre.

En ce temps-là, les rois s'engageaient eux-mêmes sur les champs de bataille. De nos jours, ils préfèrent commander de loin, dans quelque endroit bien caché.

Le roi du royaume trop paisible, à la tête de son armée, s'en alla donner une leçon à son voisin jaloux. Avant de quitter son palais, il déposa dans son puits une coque d'arachide avant de convoquer tous ses gardes pour leur dire :

— Je m'en vais en guerre. Je ne sais pas quand je serai de retour. Mais tant que vous ne me reverrez pas, je vous interdis de donner l'eau de mon puits à qui que ce soit. Je suis sûr qu'ainsi tout le monde me souhaitera une victoire rapide. Si vous me désobéissez, je vous couperai la tête.

Peu de temps après, une femme s'approcha du puits en suppliant les gardes :

— Donnez-moi un peu d'eau à boire, je meurs de soif. N'ayez pas peur, je suis la reine.

Les gardes lui répondirent :

— Le roi nous coupera la tête si nous donnons à boire à qui que ce soit.

La reine supplia encore :

— Ne voyez-vous pas que je meurs de soif et que je suis prête à accoucher ? Quels hommes

L'ALPHABÈTE

Il était un coq. Un coq si vieux qu'il ne réussissait plus qu'à pousser : « *Coco !* » Il avait oublié le reste. Quand on a un passé trop long, on ne peut pas tout se rappeler.

Un coq qui ne sait dire que « *Coco* », c'est très embêtant, surtout pour son maître. Son maître était un planton, un planton tout petit, c'est-à-dire quelqu'un qui devait chaque jour se planter devant la porte de son chef. Et le petit planton était bien malheureux de posséder un coq si vieux qui ne savait dire que « *Coco ! Coco !* » c'est un cri qui ne réveille pas. On attend toujours le *Rico*, et le petit planton chaque matin restait couché, espérant un petit miracle aussi petit que lui-même. « *Coco ! Coco !* » Le « *Rico* » ne venait pas. Et le petit planton arrivait toujours en retard, c'est-à-dire en même temps que son patron, et son patron l'engueulait. Le petit planton restait planté, sans rien dire, en se promettant de donner une belle correction à son vieux coq.

« *Coco !* » Ce matin-là le petit planton donna un bon coup dans le derrière du vieux coq.

« *Coco !* » Ce matin-là le petit planton donna un autre bon coup dans le derrière du vieux coq.

Le vieux coq avait le derrière déplumé et rouge à force de recevoir des coups. Il en souffrait surtout parce qu'il ignorait pourquoi il recevait tant de coups.

Le petit planton aurait pu, bien sûr, tout bonnement tuer son vieux coq. Qui ne peut tuer un vieux coq et le rôtir ? Mais le petit planton aimait bien au fond son vieux coq. Et puis un vieux coq, ça a la chair trop dure.

« *Coco !* » Quand l'heure de la bastonnade sonnait, dans toutes les autres basses-cours, on riait, on se moquait.

Le petit planton aurait pu bien sûr tout bonnement acheter une montre. Qui ne peut acheter une montre ? Mais le petit planton n'aimait que les montres qui indiquent l'heure exacte. Et une telle montre est trop chère.

« *Coco !* » Quand l'heure de la bastonnade sonnait, dans toutes les autres maisons, on riait, on se moquait.

C'est pourquoi un jour, le petit planton acheta une petite poule très brave et la donna pour épouse à son vieux coq. Il dit à la brave petite poule : « Si tu arrivais à faire chanter à ton mari un long et complet « *Cocorico* » chaque matin, je serais très heureux. Je n'arriverais plus en retard à mon service et je ne serais plus menacé de licenciement. »

Des gens qui te donnent seulement des problèmes.
J'ai beaucoup d'argent, moi.
Avec ça toutes sortes de puissances, mais personne ne m'aime.
Echangeons nos problèmes.
Je te donne toutes mes richesses ;
Tu me donnes tes sujets, ils m'aimeront puisqu'ils ont pu t'aimer, toi qui es si pauvre.
Mon ami, j'ai tellement besoin d'amour ! Je suis comme tous les rois. »

Le roi pauvre était si pauvre, et depuis si longtemps, qu'il avait pris l'habitude d'économiser même les mots. Il répondit :

« Un pauvre ne perd rien dans un échange.
J'accepte mon ami ; tu es un ange. »

Le roi très pauvre échangea son royaume contre celui du roi très riche. Un jour, le vent entendit un homme marcher de long en large à travers le royaume des pauvres devenu vide ; il s'en approcha. C'était l'ancien roi très riche ; il parlait seul, comme un fou. Il disait :

« Le pauvre type s'installa d'abord confortablement dans son royaume.
Il fabriqua ensuite une belle gomme
Et commença à effacer tous les maux.
Il bâtit des écoles, des maisons, un ciel, des hôpitaux un peu partout.
Tout le monde le remercia. Les malades, les orphelins, les sans lois, les fous.
Alors tous mes sujets et les autres pauvres de la terre vinrent habiter ce nouveau royaume de lumière.
A présent, le salaud est de plus en plus riche et de plus en plus aimé.
Qu'ai-je gagné, moi ? Même pas un petit buste.
Que vais-je devenir ? Au fond, le monde n'est pas juste. »

Le vieil horloger n'est plus vieux ; il n'est plus mélancolique. Il vit toujours avec sa vieille horloge, dans sa vieille boutique. C'est une vieille boutique que plus personne ne remarque, parce que tout le monde porte de belles montres électroniques qui disent : « Dépêche-toi, dépêche-toi. »

Mais si un jour vous arrêtez les aiguilles de votre montre pour avoir le temps de vous arrêter vous-même, vous entendrez votre cœur, ce vieil horloger, chanter dans la vieille boutique du monde, et sur tous les tons, cette chanson de tous les jours.

Tac Tic Tac Tic
Pourquoi tous ces appareils automatiques ?
Tic Tac Tic Tac
Est-ce pour enfermer votre vie dans un sac ?
Tic Tac Tic Tac Tic
Pourquoi tout mesurer, même le temps,
comme un flic ?
Tac Tic Tac Tic Tac
Est-ce pour pouvoir jouer devant la mort,
sans trac ?
Tic Tac Tic Tac Tic
Si vous voulez faire du temps votre
domestique,
Tac Tic Tac Tic Tac
Entre toutes choses, construisez un bac.
Tic Tac Tic Tac Tic
Votre séjour ici bas est unique.
Tac Tic Tac Tic Tac
Laissez-moi aimer et il sera paradisiaque.

L'IMPOPULAIRE

Il était une fois deux rois. L'un était très riche, mais aucun de ses sujets ne l'aimait. L'autre était très pauvre, mais tous ses sujets l'adoraient.

Un jour, le roi riche s'en alla chez le roi pauvre et lui dit :

« Mon ami, abandonne tes sujets,
suis mon conseil : abandonne-les.
D'ailleurs, ils doivent être fatigués de croire
en toi.
C'est toujours fatigant de croire en un
pauvre comme toi.
Toi aussi, tu dois être si fatigué !
C'est toujours fatigant de vivre avec des
pauvres comme eux.
Mon ami, abandonne-les tous ;
J'ai appris qu'ils souffrent tous de quelque
chose. Cela ne m'étonne pas ; ce ne sont
que des maudits, des fous, des malades, des
idiots, des infirmes, des orphelins, des sans
fois.

Tac Tic Tac Tic
Elles chantaient : « Vivre ensemble, n'est-ce pas magnifique ? »

Mais la faim s'était déjà installée auprès du vieil horloger ; elle le taquinait, le chatouillait, lui bouchait les oreilles et les yeux, lui donnait des coups dans le ventre ou se collait à lui pour l'affaiblir. Mais le vieil horloger se contentait de lui dire : « J'ai le serment de fidélité des aiguilles de ma vieille horloge. Elles ne se sépareront plus jamais. Je suis tellement heureux ! »

Un jour, quelqu'un vint frapper à la porte de sa boutique : c'était un homme très gros et très riche. Dès qu'il vit la faim, il l'empoigna et la jeta dehors. Puis il s'adressa au vieil homme.

— Votre horloge m'intéresse ; on n'en trouve plus de semblable. Je suis prêt à vous l'acheter à n'importe quel prix. Si vous acceptez, vous ne verrez plus jamais cette faim si lâche, qui n'ose s'attaquer qu'aux pauvres. Moi, je ne suis pas comme elle : je suis dans des affaires claires ; en principe, je ne traite qu'avec les riches. C'est en Afrique et en Amérique que j'ai gagné ma fortune...

Le vieil horloger n'écoutait plus que les chuchotements d'amour des aiguilles de sa vieille horloge. Il finit par fredonner :

Tac Tic Tac Tic
C'était quand même joli, l'Afrique.
Tac Tic Tac Tic
C'était quand même riche, l'Amérique.

Le gros riche s'en alla, furieux ; à la porte, il empoigna à nouveau la faim pour la pousser sur les genoux du vieil horloger.

— Fais-en ce que tu veux, lui dit-il.

Et la faim ferma portes et fenêtres afin de pouvoir tuer le vieil horloger en toute tranquillité.

Tac Tic Tac Tic
La grosse aiguille disait : il nous préfère au fric.
Tic Tac Tic Tac
La grande aiguille disait : il mérite que plus rien ne l'attaque.

Depuis ce jour, les deux aiguilles, dans les bras l'une de l'autre en reconnaissance du sacrifice de leur ami, s'arrêtèrent de couper et de mesurer le temps en petits morceaux. Depuis ce jour, l'éternité s'est installée dans la vieille boutique, au cœur du vieil horloger. La faim s'en est allée ailleurs, parce qu'elle a faim de secondes, de minutes et d'heures.

Personne n'entrant dans sa boutique, exceptée la faim. C'était pour cette raison aussi qu'il était très vieux. Quand la faim s'asseyait amicalement à côté de lui, il ne faisait rien pour la repousser ; pourtant il lui aurait suffit, s'il en avait eu l'intention, de remplir sa boutique de toutes les merveilles électroniques. C'était pour cette raison également qu'il était très vieux.

La faim ne venait qu'à midi et à minuit ; dès qu'elle entrat, le vieil horloger se tournait vers sa vieille horloge.

Tic Tac Tic Tac
La grosse aiguille disait : j'aime tes tacs.
Tac Tic Tac Tic
La grande aiguille répondait : j'aime tes tics.

La chanson des deux aiguilles était si belle à midi et à minuit, leur amour était si parfait que le vieil horloger ne prêtait aucune attention à la faim. Et la faim s'en allait ailleurs.

Un jour, la faim vint à midi vingt-cinq.

Tic Tac Tic Tac
La grande aiguille disait : « Je prends mes cliques et mes claques. »
Tic Tac Tic Tac
La grosse aiguille répondait : « Reviens, sinon tu auras une claque. »

Ce jour-là, la faim s'assit plus longtemps que d'habitude sur les genoux du vieil horloger parce qu'il refusait de regarder les deux amoureuses s'éloigner l'une de l'autre. Pourquoi refusaient-elles de vivre définitivement ensemble ? Le vieil horloger se sentait très malheureux.

A midi trente, lorsque les deux aiguilles virent leur vieil ami pleurer en embrassant la faim, elles s'émurent.

Tic Tac Tic Tac
La grosse aiguille disait : « Tu l'as fait pleurer, macaque ! »
Tic Tac Tic Tac
La grande aiguille disait : « Tu l'as fait pleurer, moustique ! »

Et la grande aiguille courut de toutes ses forces pour rejoindre la grosse aiguille qui s'était arrêtée.

Tac Tic Tac Tic Tac Tic
La grande aiguille disait : « Arrêtons de faire ~~comme~~ notre meilleur an... ce n'est pas chic. »
Tic Tac Tic Tac Tic Tac

La grosse aiguille disait : « Viens vite m'embrasser et tous ses soucis s'en iront en vrac. » Depuis ce jour, les deux aiguilles ne se séparèrent plus.

LE VIEIL HORLOGER

Tac Tic Tac Tic
Une bien belle musique.
C'était dans une vieille boutique
La chanson d'une horloge antique.

Il était une fois une horloge ; on pouvait la tenir au creux de la poitrine et, quand on la tenait ainsi bien fort, elle vous donnait son cœur. Votre cœur était alors bien content, parce qu'en ce temps-là, des mains se serraiient, des pieds se donnaient des coups, des lèvres s'embrassaient, mais les coeurs des hommes s'ennuyaient dans la solitude.

Tac Tic Tac Tic
C'était quand même joli, l'Afrique.
Tac Tic Tac Tic
C'était quand même riche, l'Amérique.
Tac Tic Tac Tic
C'était dans une vieille boutique.
La chanson d'un vieil horloger mélancolique.

Il était une fois un vieil horloger mélancolique : il était tellement vieux qu'on pouvait le tenir au creux d'une main et, quand on le tenait ainsi bien fort, il vous réchauffait avec sa petite chanson mécanique, et on se sentait moins seul. En ce temps-là, tout pouvait tenir au creux d'une main, sauf un homme, l'homme était devenu si grand que la terre paraissait minuscule. Le vieil horloger était si mélancolique que dans son regard on pouvait se noyer ; quand il regardait, on se retrouvait dans un monde plus vaste que le ciel, un monde où n'existant aucun appareil de mesure. Et on se sentait moins seul. En ce temps-là, tout était mesuré : les amitiés, les haines, les jeux, le travail, les nuits, les jours.

Tic Tac Tic Tac
La grosse aiguille disait : arrête tes tacs.
Tac Tic Tac Tic
La grande aiguille disait : arrête tes tics.

Toute la journée les deux aiguilles se querelaient. Le vieil horloger ne disait rien, parce qu'il savait qu'elles s'aimaient beaucoup au fond, et qu'elles ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. Quand on ne peut vivre l'un sans l'autre, on se querelle souvent. Le vieil horloger savait cela et bien d'autres choses encore : c'était pour cette raison qu'il était très vieux.

Au septième jour, il se reposa. Il était fatigué de chercher l'outil de bonheur du Bon Dieu. Alors il dit à l'ordinateur : « Je me repose un peu. Il existe quelque part dans le monde, un outil de bonheur. Aide-moi à le retrouver. Je te donne ma puissance pour commander aux choses et aux êtres vivants de la terre. »

Au premier jour, l'ordinateur supprima les nuits.

Au second jour, il supprima le ciel.

Au troisième jour, il supprima les mystères de la terre et des eaux.

Au quatrième jour, il supprima le soleil, la lune et les étoiles.

Au cinquième jour, il supprima les animaux terrestres et aquatiques.

Au sixième jour, il créa le Bon Dieu à son image et lui dit : « Il n'y a plus rien à chercher nulle part. De toute façon, je suis fatigué. Je me repose. Tu commanderas désormais à ma place sur toutes choses et sur tous les êtres vivants. Je te prête mon intelligence pour retrouver l'outil du bonheur. »

Au premier jour, le Bon Dieu créa la lumière.

Au second jour...

— Séchez vos larmes, mes enfants. C'est en moi que s'unissent toutes les amours interdites. Approchez, que je vous marie.

Et le petit brouillard les cacha pour les marier. Le petit brouillard les unit en une belle et solide corde.

Le soleil se leva et chassa le petit brouillard. Voerster*, qui passait, ramassa la belle et solide corde pour pendre un Noir et une Blanche parallèles qui avaient décidé de se toucher.

* Voerster : homme politique important de l'Afrique du Sud raciste.

LA GÉNÈSE

Au premier jour, Dieu créa la lumière.

Au second jour, il fit le ciel.

Au troisième jour, il construisit les mers et la terre avec tout ce qu'il y a dessus.

Au quatrième jour, il créa la lune, les étoiles et le soleil.

Au cinquième jour, il créa les animaux de toutes sortes.

Au sixième jour, il fabriqua l'homme à son image.

Au septième jour, il se reposa. Il avait beaucoup d'autres choses en tête, mais il se sentait fatigué. Alors il dit à l'homme : « J'ai oublié mon outil de bonheur sur terre. Cherche-le et rapporte-le moi pour que je continue ma création ; pour t'aider à le retrouver, je te prête ma puissance sur toutes choses et sur tout être vivant sur la terre. »

Au premier jour, l'homme créa le feu.

Au second jour, il inventa toutes sortes de cieux.

Au troisième jour, il apprit à gratter la terre et à plonger sous les eaux.

Au quatrième jour, il fabriqua des appareils pour fouiller la lune, les étoiles et le soleil.

Au cinquième jour, il domestiqua les animaux de toutes sortes.

Au sixième jour, il fabriqua l'ordinateur à son image.

pour l'aider à porter son linge à sécher ; en retour, elle vous laissera toujours vivre l'un près de l'autre. N'oubliez jamais que ce sont les hommes qui commandent dans ce monde. Ne cherchez pas coûte que coûte à vous toucher avant qu'ils ne soient tous prêts eux-mêmes à s'embrasser. Sinon, vous vous ferez du mal ainsi qu'aux autres. Nous par exemple, le plus petit rapprochement peut provoquer une catastrophe.

— Vous nous dites tout cela parce que les hommes vous permettent de vivre ensemble « à l'Horizon », reprendent les deux fils parallèles. Si vous voulez nous aider vraiment, indiquez-nous les moyens d'atteindre l'Horizon à notre tour.

— Si vous y tenez, suivez-nous, se contentèrent de répondre les rails.

Et ils s'en allèrent tous ensemble. Ils marchèrent mille jours.

— C'est encore loin ? demandèrent les deux fils parallèles.

— Mais non ! D'ailleurs vous pouvez voir l'Horizon d'ici, répondirent les deux rails. Encore un effort.

Et ils reprirent leur marche. Ils marchèrent encore mille semaines.

— C'est encore loin ? demanderent les deux fils parallèles.

— Mais non ! D'ailleurs, vous pouvez voir l'Horizon d'ici, répondirent les deux rails. Encore un effort, les amoureux.

Les deux fils parallèles comprirent que les rails se moquaient d'eux ; ils s'assirent et pleurèrent toute la nuit. A l'aube, un petit brouillard qui passait les entendit pleurer.

— Qu'avez-vous, les enfants ? demanda le petit brouillard ; ce n'est pas bon de commencer une journée avec des larmes.

— Nous nous aimons à la folie et nous voulons nous marier ; malheureusement, nous sommes parallèles, sanglotèrent les deux amoureux. Nous avons demandé à tout le monde de nous aider, mais personne n'a pu le faire. Un grand devin nous a dit d'attendre Demain, un grand savant nous a conseillé de chercher l'Infini, un grand prophète d'aller au Paradis. Mais aucune de ces choses-là n'est à notre portée. Nous nous sommes même adressés à deux rails parce qu'ils sont parallèles comme nous. Ils nous ont raconté que notre mariage ne donnerait rien de bon tant que les hommes qui nous commandent n'accepteraient pas de se rencontrer tous. Ensuite, ils se sont moqués de nous pendant des années. Nous ne savons plus que faire.

Et les deux fils parallèles se remirent à pleurer. Le petit brouillard eut tellement pitié d'eux qu'il leur dit